Métrie arabe : au-delà du cercle vicieux des théories

Bruno Paoli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/4951>

DOI : 10.4000/beo.4951

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 177-216

ISBN : 978-2-35159-731-6

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Bruno Paoli, « Métrie arabe : au-delà du cercle vicieux des théories », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], LXV | 2017, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/beo/4951> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/beo.4951>

Métrique arabe : au-delà du cercle vicieux des théories

Bruno PAOLI

Résumé : Les recherches sur la métrique de la poésie arabe se sont longtemps bornées à réinterpréter la théorie classique d'al-Ḥalīl dans des cadres variés, de sorte qu'elle ne fut jamais soumise à une critique sérieuse et approfondie. En dépit de son indéniable attrait formel, cette théorie ne rend pourtant pas compte adéquatement de la réalité qu'elle est censée décrire, autrement dit la pratique des poètes arabes, que seule une analyse de corpus peut nous permettre de reconstituer fidèlement. Cette analyse, appliquée à la poésie des v^e, vi^e et vii^e siècles de l'ère chrétienne, a permis d'établir un répertoire des modèles de vers employés et d'en dégager un certain nombre de principes régissant leur organisation interne. Il semblerait, jusqu'à preuve du contraire, que les poètes des siècles suivants n'aient pas dérogé à ces principes. Cet article a pour but de délimiter les quatre niveaux de l'analyse métrique, externe, interne, historique et comparée, et d'en définir les modalités. C'est sur la description complète et détaillée des pratiques métriques, externe et interne, synchronique et diachronique, que doivent se baser d'éventuelles interprétations et modélisations théoriques ; et c'est sur la base de cette description que doivent être entreprises des recherches comparées avec les autres versifications pratiquées dans la région.

Mots-clés : poésie, métrique, métrique interne, métrique externe, métrique historique, métrique comparée, histoire littéraire, style formulaire, al-Ḥalīl b. Aḥmad, modèles hypothético-déductifs, modèles empirico-inductifs, corpus.

Abstract: Research on the metrics of Arab poetry has for a long time limited itself to reinterpretations of al-Ḥalīl's classical theory into various frames, so that it was never subjected to serious and thorough criticism. Despite its undeniable formal appeal, this theory does not adequately reflect the reality it is supposed to describe, in other words the practice of Arab poets, which only a corpus analysis can allow us to reconstruct faithfully. This analysis, applied to the poetry of the 5th, 6th and 7th centuries of the Christian era, made it possible to establish a repertory of the verse-patterns employed and to draw out a certain number of principles governing their internal organization. It would seem that the poets of the following centuries did not derogate from these principles. The purpose of this paper is to delineate the four levels of metrical analysis, external, internal, historical and comparative, and to define their modalities. It is on the complete and detailed description of metrical practices,

external and internal, synchronic and diachronic, that possible theoretical interpretations and modelizations must be based; and it is on the basis of this description that comparative research must be undertaken with the other types of versifications practiced in the region.

Keywords: poetry, metrics, internal metrics, external metrics, historical metrics, comparative metrics, literary history, formulaic style, al-Ḥalīl b. Aḥmad, hypothetical-deductive models, empirico-inductive models, corpus.

ملخص : اكتفت البحوث في عروض الشعر العربي منذ وقت طويل بإعادة تفسير النظرية الكلاسيكية للخليل اعتماداً على مختلف الأطر، بحيث لم تتعرض أبداً لانتقادات شديدة وشاملة. على الرغم من جاذبيتها التي لا يمكن إنكارها، لا تتناسب هذه النظرية بشكل كاف مع الواقع الذي يفترض أن تصفه، وبعبارة أخرى ممارسة الشعراء العرب، التي لن تخرج إلا بتحليل مدونات واسعة يُمكننا من إعادة تركيبها بأمانة. فهذا التحليل، الذي طبقته على شعر القرون الخامس والسادس والسابع الميلادية، قد جعل من الممكن إقامة قائمة النماذج المستخدمة واستخلاص عدد صغير من المبادئ التي تحكم تنظيمها الداخلي. ويبدو أن شعراء القرون التالية لم يحد من هذه المبادئ. فالهدف الرئيس لهذه المقالة هو تحديد المستويات الأربعة للتحليل العروضي، الخارجي والداخلي والتاريخي والمقارن، وتعريف أساليبها. وهو من اللازم أن تستند على أساس هذا التحليل محاولات التفسير النظري والبحوث المقارنة بين عروض الشعر العربي وأنواع الأنظمة العروضية الموجودة في المنطقة.

الكلمات المحورية : الشعر، العروض، العروض الداخلي، العروض الخارجي، العروض التاريخي، العروض المقارن، التاريخ الأدبي، الأسلوب الصيغي، الخليل بن أحمد، النماذج الافتراضية الاستنتاجية، النماذج التجريبية الاستقرائية، المدونات.

De la phonologie à la métrique : limites des approches hypothético-déductives

Les recherches françaises en phonologie arabe, orphelines de Jean Cantineau, furent remises au goût du jour par un collectif de chercheurs des universités Paris 7 et Paris 8 à partir du milieu des années soixante-dix. Parmi ceux-ci, Georges Bohas et Djamel Eddine Kouloughli jouèrent un rôle de pionniers : le premier, dans sa thèse sur *La métrique arabe classique et moderne* (BOHAS 1975), proposa la première application du modèle de la grammaire générative au domaine de l'arabe ; et le second fut le premier à faire de même en phonologie, en proposant une description détaillée d'un parler arabe d'Algérie (KOULOUGHLI 1978) ¹. Tous deux furent, avec Jean-Pierre Angoujard, les piliers de la revue *Analyses Théorie* qui, au cours de sa trop courte existence (1978-1982), remplaça la linguistique au cœur des études arabes. Dans son mémoire de synthèse présenté en 1986, à l'Université Paris 7, en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, D.E. Kouloughli dressait un bilan à la fois lucide et amer de ces années fastes. Il y pointait notamment les dérives et les excès des approches hypothético-déductives à la mode à l'époque et, en particulier, cette propension à « présenter un schéma d'organisation directement construit à partir d'une description de données comme constituant, en lui-même, une explication de ces données », ainsi que « le foisonnement des analyses ponctuelles et des approches locales » reposant pour la plupart sur un nombre très réduit d'observations, alors que, bien souvent, « la simple prise en compte des données classiques de la littérature aurait permis de voir l'inadéquation de la théorisation proposée » (KOULOUGHLI 1986, p. 51).

Le cas du traitement des faits accentuels illustre on ne peut mieux cet empire aveugle de la théorie. Dans les années quatre-vingt, deux modèles étaient en concurrence : celui de Halle et Vergnaud (1987a, 1987b), avec grille et constituants binaires, et celui de Prince (1983) ², développé par Laks (1988, 1993a, 1993b), avec grille seule, sans constituants, et par conséquent plus simple. Le principal argument formulé en faveur de la constituance était le suivant : l'organisation de la séquence linguistique en constituants permettrait de prédire l'effet de l'effacement d'une voyelle accentuée, l'accent étant reporté sur la voyelle immédiatement adjacente qui appartient au même constituant que la position effacée. L'examen des cas cruciaux invoqués par les tenants de la constituance, tirés du sanscrit, du russe, de l'hébreu biblique et de deux parlers arabes, permet pourtant de constater que tous peuvent être décrits et expliqués de manière satisfaisante en faisant l'économie d'un phénomène aussi hypothétique, étrange et contre-intuitif que l'effacement de voyelles accentuées (PAOLI 1993) ³. En l'absence d'arguments sérieux en sa faveur, il apparaissait finalement que le modèle avec constituants devait être abandonné, en vertu du critère de simplicité, au profit d'un modèle à grille seule.

1. Cette thèse précéda de peu celle de Jean-Pierre Angoujard (1979) sur les parlers tunisiens.

2. Alan Prince est ultérieurement revenu à la théorie avec constituants (PRINCE 1985) et c'est dans ce cadre qu'il a proposé un traitement du système de la métrique arabe (PRINCE 1989).

3. En général, une voyelle est effacée parce qu'elle est faible, brève, centralisée, non accentuée ou en syllabe ouverte et ce avec d'autant plus de probabilité qu'elle est proche d'une voyelle accentuée.

En ce qui concerne les deux parlers arabes invoqués, les phonologues américains auraient bien entendu gagné à lire les descriptions que Jean Cantineau donna d'un certain nombre de dialectes arabes et à prendre en considération l'importante distinction qu'il établit entre parlers différentiels et non différentiels (CANTINEAU 1937). Cette ignorance des acquis de la dialectologie classique est fort dommageable. D'une manière générale, les analyses proposées dans le cadre de la phonologie autosegmentale et métrique reposent sur un nombre très réduit de données, toujours les mêmes et, souvent, non représentatives de la variété et de la complexité des faits observables. Il est symptomatique que, comme le disait encore Kouloughli (1986, p. 52), « il n'y a[it] pas eu, à notre connaissance, une seule description exhaustive d'un parler arabe dans la perspective de la phonologie non-linéaire »... Trente ans plus tard, ce constat est malheureusement toujours valable.

Toujours est-il que pour rendre compte des parlers arabes différentiels, parmi lesquels les deux dialectes où certains avaient cru voir des effacements de voyelles accentuées, il faut prendre en considération la substance phonétique et le timbre des voyelles ; autrement dit, rendre compte explicitement du caractère disjonctif des systèmes examinés, où l'accent est d'abord déterminé par la quantité des syllabes, brèves ou longues, mais où la hiérarchie de sonorité des voyelles permet de désambiguïser des séquences quantitativement neutres de syllabes brèves. Il faut aussi intégrer la notion fondamentale de « domaine métrique », essentielle à la compréhension des systèmes accentuels démarcatifs comme celui de l'arabe (PAOLI 1993).⁴

La métrique arabe n'échappa pas à ces excès théoriques et formalistes. Elle avait de longue date piqué la curiosité des milieux orientalistes, d'Ewald (1825) à Blachère (1959), en passant par Guyard (1877), Hoelscher (1920), Brunschwig (1937) et autres. La fascination exercée par la théorie des cercles attribuée à al-Ḥalīl b. Aḥmad (m. 159/776, 164/786 ou 169/791) y est pour beaucoup : séduisante théorie s'il en est, très moderne dans sa conception, générative avant la lettre, avec ses trois niveaux d'analyse, le mètre abstrait, le modèle de vers et l'exemple de vers, et leur dérivation par le biais de règles de transformation, *ziḥāfāt* et *ʿilāl*. Il était donc naturel que les générativistes s'en emparent à leur tour : de Halle et Keyser (1966) à Schuh (1996), en passant par Maling (1977⁵), Bohas (1975), Prince (1989) et Golston et Riad (1994), elle fut mise à toutes les sauces. De ces « réécritures » de la théorie classique, la plus adéquate reste celle proposée par Bohas (1975), qui est le seul à en donner une description complète, des mètres abstraits aux exemples de vers, à l'aide d'une grammaire qui permet d'engendrer tous les vers décrits par les traités de métrique classiques, et seulement ceux-là. Car il fut aussi le seul à mettre le doigt sur le principal défaut de la théorie des cercles : la surgénération (*overgeneration*) ; autrement dit, le fait que la théorie, trop puissante, permette d'engendrer des mètres, des

4. L'article « Metrical Phonology » que j'ai rédigé pour la *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics* (PAOLI 2007) m'a permis, après avoir présenté le modèle « grille et constituants » de Halle et Vergnaud et le modèle « grille seule » de Prince, de faire la part belle aux modèles alternatifs proposés, en France, par Jean-Pierre Angoujard (1990) et Bernard Laks (1988, 1993a, 1993b).

5. Date de publication du long article tiré d'une thèse de doctorat soutenue en 1973.

modèles et des exemples de vers qui ne sont pas attestés dans les traités de métrique. Sa modélisation sous forme de règles ordonnées, agrémentée de quelques conditions de bonne formation, constituait donc une vraie amélioration de celle d'al-Ḥalīl, d'autant que, rompant avec la logique des cercles, elle proposait une catégorisation des mètres en trois groupes, en fonction de la position du *watid* dans les pieds du modèle, initiale, médiane ou finale. Ce faisant, elle permettait de souligner des rapports entre mètres que la théorie classique occultait, comme entre *ramal* et *ḥafif*, par exemple, qui appartiennent à deux cercles différents bien qu'ils ne diffèrent que par la nature du *watid* médian du deuxième pied, *maḡmūʿ* pour le premier, *mafrūq* pour le second. Cette catégorisation tripartite est à l'origine de la méthode d'identification des mètres imaginée par l'auteur, basée sur le principe de double parallélisme où la position des *watid* joue un rôle essentiel.

Ces traitements de la métrique arabe n'en consistent pas moins, tous sans exception, en une interprétation ou réécriture, dans un cadre théorique et formel « moderne », de la théorie d'al-Ḥalīl, laquelle n'est pourtant elle-même qu'une théorie de la métrique arabe parmi d'autres possibles. Ils ne proposent donc au mieux que des théories au second degré, des « théories de la théorie ».

Modèles linéaires ou hiérarchisés ? Constituance et binarisme

Au milieu des années soixante-dix, le développement de la phonologie métrique suscita une révolution radicale dans l'appréhension et la modélisation des structures phonologiques et morphologiques des langues naturelles, en remettant notamment au cœur du dispositif la syllabe, dont les premiers générativistes, à la suite de Chomsky et Halle (1973 [1966]), avaient cru pouvoir se passer. Le principal défaut de l'approche générative classique résidait en effet dans « son incapacité à reconnaître le rôle des structures non-segmentales, notamment syllabiques » (BOULAKIA 1995). La règle formulée par Brame (1970) pour rendre compte des faits accentuels en arabe littéraire en est la meilleure illustration : bien que permettant d'assigner correctement l'accent à l'ensemble des unités accentuelles de la langue, elle le fait sans jamais prendre en compte la structure syllabique. Ceci est d'autant plus dommageable que, comme l'a par exemple bien montré Kouloughli (1976), l'accentuation, en arabe, repose sur un algorithme simple prenant en compte le poids relatif des syllabes à l'intérieur d'un domaine accentuable se limitant aux trois dernières syllabes du mot.

Rompant avec l'approche classique, la phonologie métrique fit l'hypothèse que l'accentuation reposait sur une organisation du syntagme accentogène (mot, ou unité accentuelle) en une structure de constituants immédiats, qui fut d'abord représentée sous forme d'arbres (LIBERMAN 1975 ; LIBERMAN et PRINCE 1977 ; HAYES 1981), puis de grilles (HALLE et VERGNAUD 1987a et 1987b ; HALLE et KENSTOWICZ 1991).

Cette rupture affecta aussi l'appréhension et la modélisation du mètre poétique. Les théories sérielles de Halle et Keyser (1966, 1975), Magnusson et Ryder (1970, 1971) et

Kiparsky (1975) considéraient le mètre comme une séquence de positions entretenant un simple rapport de succession suivant l'axe temporel, ou syntagmatique, et dont certaines sont fortes, ou marquées, et d'autres faibles, ou non marquées. Les modèles proposés alors ne postulaient pas l'existence de degrés d'organisation intermédiaires entre l'hémistiche ou le vers, d'une part, et la position ou unité métrique minimale, d'autre part. Le pentamètre iambique anglais était par exemple représenté comme WSWWSWSWS, où W symbolise une position faible (*weak*) et S une position forte (*strong*), négligeant la division traditionnelle en cinq pieds iambiques (WS). Halle et Keyser (1966, p. 380) le définissent ainsi : « Le modèle du pentamètre iambique consiste en dix positions auxquelles peuvent être adjointes une ou deux syllabes extramétriques ». La théorie classique de la métrique arabe a été interprétée dans ce cadre par Maling (1977 [1973]), dont s'inspire largement la présentation de Halle et Keyser (1975).

Dans les modèles proposés plus tard par Prince (1989), Golston et Riad (1994) et Schuh (1996), l'organisation du mètre est au contraire entièrement hiérarchisée, reposant sur une constituance maximale binaire. Ces modèles ne reconnaissent que deux types de constituants : [S W] et [W S]. Autrement dit, toute structure ternaire est réduite à un cas particulier de structure binaire, organisée en deux niveaux successifs, représentés par les deux séries de crochets dans les pieds suivants : [[S W] S] et [W [S W]], dérivées de l'iambe ([W S]) ; [[S W] W] et [S [S W]], dérivées du trochée ([S W]).

Ces modèles reposent donc sur des présupposés théoriques forts, dont on attend qu'ils aient un pouvoir explicatif proportionnel. Ce n'est malheureusement pas le cas en ce qui concerne la métrique arabe : comme je l'ai montré (PAOLI 2008a), les traitements proposés conduisent à des aberrations, que quelques exemples choisis suffiront à illustrer : l'analyse de Prince (1989) recourt à des « sous-position métrique » (*submetrical position*), parmi lesquelles celles qui sont dominées par un nœud faible (W) sont obligatoirement réalisées comme des syllabes... longues. Voilà qui paraît pour le moins tiré par les cheveux. Sans compter qu'aucune donnée empirique ne justifie de supposer l'existence de telles « sous-positions ». Paradoxalement, l'analyse de Prince fait aussi d'un pied quadrisyllabique (– – ◡ –) un sous-produit du pied trisyllabique (– ◡ –). Surtout, après avoir énoncé le principe suivant lequel « un nœud terminal du modèle métrique correspond de préférence à une syllabe et une seule » (p. 62), Prince considère comme constituants ultimes le *watid* (P pour *peg*) et le *sabab* (K pour *cord*), ignorant le niveau syllabique, où les *watid* sont constitués de deux syllabes ([◡ –] ou [– ◡]). On peut penser que cet « oubli » n'est pas totalement fortuit : il permet d'éluder le problème posé par les pieds à *watid* médian, qu'il ne serait pas possible d'analyser dans ce cadre binaire autrement qu'en supposant que les deux syllabes du *watid* appartiennent à deux constituants différents.

La volonté d'appliquer un modèle tout fait et des présupposés théoriques aussi forts aboutit donc à des incohérences nombreuses et rhédibitoires. C'est aussi le cas du modèle proposé par Golston et Riad (1994) dans le cadre de la théorie de l'optimalité (MACCARTHY et PRINCE 1990 ; PRINCE et SMOLENSKY 1993), qui repose sur des contraintes générales sur la bonne formation des séquences « rythmiques » et permet d'expliquer la prédominance des mètres « iambiques » (*tawīl*, *basīṭ*, *wāfir*, *kāmil*, *mutaqārib*) par le fait qu'ils sont « mieux formés » que leurs concurrents trochaïques ou mixtes. L'idée que l'iambe (◡ – ou WS) est

mieux formé que le trochée ($- \cup$ ou SW) est, depuis le traitement des pluriels internes de l'arabe dans le cadre de la morphologie prosodique (MACCARTHY et PRINCE 1990), considérée par les tenants de l'optimalité comme un fait acquis. Mais nous sommes en droit de nous demander en quoi les mètres *ṭawīl*, *basīṭ*, *wāfir*, *kāmil* et *mutaqārib* sont des mètres « iambiques », si ce n'est une fois décrété qu'ils sont issus de séquences abstraites, plus abstraites encore que les mètres abstraits de la théorie classique, qui sont constituées de pieds iambiques [WS] ? Le dernier nommé de ces cinq mètres n'est même constitué, dans la théorie classique, que de pieds trisyllabiques constitués d'un iambe et d'une position variable, laquelle peut être associée tantôt à une syllabe longue et tantôt à une syllabe brève. Pour Golston et Riad, les pieds trisyllabiques sont des pieds quadrisyllabiques où une position faible a été effacée. Au bout du compte, ces approches nous disent plus sur le dogmatisme stérile et l'inadéquation des théories qu'elles implémentent que sur le fonctionnement de la métrique arabe.

Nous avons vu dans la section précédente que le traitement des faits accentuels ne nécessitait pas de supposer l'existence de constituants binaires. Il en va vraisemblablement de même du mètre : rien, en effet, ne permet de justifier une analyse des modèles de vers en termes de constituants maximale binaires et hiérarchisés, ni même comme une alternance, binaire si possible, de temps forts et de temps faibles. Autrement dit, rien ne permet d'envisager le mètre poétique arabe comme autre chose qu'une séquence linéaire ordonnée d'unités stables et de positions variables. Car le mètre n'est pas le rythme ; il en est seulement la trame.

Mètre et rythme, métrique externe et métrique interne

Dans une temporalité plus longue, les travaux de Prince (1989), Golston et Riad (1997) et Schuh (1996), comme les modèles théoriques dont ils s'inspirent, ne font que mettre au goût du jour, en l'interprétant dans le cadre et avec les outils de la phonologie métrique, une conception du rythme fortement marquée par sa confusion avec la mesure ou son assimilation à celle-ci. Le binarisme forcené des tenants de la constituance universelle n'est pas en effet sans rappeler l'attitude de certains musicologues, jusqu'au début du xx^e siècle, selon lesquels les structures musicales ont une longueur idéale basée sur des multiples de deux. Cette idée n'est à l'évidence fondée que sur le seul examen de la musique européenne, disons de Bach jusqu'à Schoenberg, où, effectivement, la barre de mesure, ayant pris une telle importance, imposa des accents métriques réguliers. Selon Maurice Emmanuel, la barre de mesure, d'abord « fictive », du xiii^e au xvi^e siècles, fut peu à peu assimilée à un signal rythmique, choc ou ictus indiquant le temps fort : « Les théoriciens, dit-il, se mirent à légiférer que les rythmes sont engendrés par des équidistances, mesurés et révélés par des percussions initiales. Ils décrétèrent – ils décrètent encore – que toute mesure s'ouvre sur un temps fort » (EMMANUEL 1984⁶, p. 449-450). Une telle conception est on ne peut

6. Publiés en 1984, les écrits de Maurice Emmanuel, compositeur, musicologue et helléniste, né en 1862 et mort en 1938, datent donc des premières décennies du xx^e siècle.

mieux illustrée par la « théorie nouvelle de la métrique arabe » de Stanislas Guyard (1877), où le rythme des mots de la langue et des pieds de la métrique poétique est exclusivement réduit à des mesures à deux et quatre temps.

L'article 'Arūd de la deuxième édition de l'*Encyclopédie de l'Islam*, dû à Gotthold Weil (1960), en est un autre bon exemple : l'auteur a en effet tenté d'y populariser l'idée que le système de la métrique arabe serait un système mixte, à la fois quantitatif et accentuel, les syllabes longues des *watid* étant censées être porteuses d'un « ictus métrique ». Cette thèse, clairement influencée par la métrique gréco-latine, a été définitivement réfutée (BOHAS et PAOLI 1993) : il n'existe aucun argument sérieux en faveur de l'existence d'un tel ictus. La question de savoir quels rapports celui-ci entretiendrait avec les accents de mot n'est d'ailleurs jamais abordée par Weil. Est-il censé coïncider avec eux, ou s'y substituer ? La première alternative peut être écartée, pour peu que l'on admette que les règles d'assignation de l'accent de mot sont les mêmes en arabe classique et en arabe standard moderne⁷ ; quant à la seconde, elle reste sans réponse puisque nous ne savons rien des modalités de la récitation ou de la déclamation de la poésie à l'époque. Des lectures modernes, par des arabophones lettrés, n'ont pas permis d'identifier autre chose que des accents de mots, si ce n'est, parfois, à la rime, notamment dans des poèmes de mètre *ṭawīl* où le récitant accentue la syllabe pénultième brève plutôt que l'antépénultième longue (par exemple, *ḥawmali* au lieu de *ḥawmali*, dans le premier vers de la *Mu'allaqa* d'Imru' al-Qays). Enfin, il est de règle que dans les métriques accentuelles et tonales, les accents ou tons du vers ne soient jamais autre chose que des accents ou tons de la langue, censés coïncider avec les positions marquées du modèle de vers.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a donc pas de raisons de penser que le système de la métrique arabe ait été autre que purement quantitatif, consistant en la succession codée de syllabes brèves et longues ou, plus exactement, de positions fixes et de positions variables.

C'est probablement aux formalistes russes membres de l'OPOIAZ (*Société pour l'étude de la langue poétique*), eux-mêmes influencés par l'*Ohrenphilologie* de Saran (1898) et consorts, que l'on doit la première tentative d'analyse rigoureuse du vers comme « construction dans laquelle tous les éléments se trouvent en corrélation réciproque » et dans laquelle le rythme assume la fonction de *facteur constructif dominant*. Selon Tynianov (1977, p. 39), le mètre est bien la composante principale du rythme poétique, mais c'est de sa réalisation dans le vers et de sa combinaison avec les mots et avec le(s) rythme(s) linguistique(s) que naît le rythme poétique. L'influence des formalistes russes sur les développements de la pensée de Roman Jakobson, lui-même, dans sa jeunesse, membre de l'OPOIAZ, est indéniable. Ce sont sa définition de la fonction poétique comme projection du principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison (JAKOBSON 1960) et sa reformulation par Nicolas Ruwet (1981) comme projection des rapports d'équivalence

7. Compte tenu de la remarquable stabilité des structures morphologiques de la langue, il n'y a pas de raison de penser que les règles accentuelles aient varié. Voir notamment KOULOUGHLI (1976).

sur la séquence, accompagnée d'une distinction entre parallélismes codés et non codés qui m'ont conduit (PAOLI 2008, p. 24) à définir le rythme poétique comme « mise en mouvement d'une structure périodique », en m'inspirant de celle, plus générale, proposée par Pierre Sauvanet (1992) ⁸.

En poésie arabe, les parallélismes codés sont le mètre et la rime. La rime, jouant le rôle d'une cadence comme en musique, marque la fin d'une période, le vers, et le début d'une autre, le vers suivant. Le mètre définit la structure interne de chaque période, alternance plus ou moins régulière de syllabes brèves et de syllabes longues. Mètre et rime définissent une structure périodique, le modèle de vers, qui est commune, en principe, à tous les vers d'un poème, que celui-ci en compte deux ou plusieurs centaines. Cette structure est mise en mouvement par le rythme, ou la polyrythmie de la langue, qui, basé sur des parallélismes non codés, varie plus ou moins d'un vers à l'autre. Le rythme du vers est donc, sous son aspect formel, le mouvement créé par la dialectique vivante et constamment renouvelée du mètre et de la langue.

Des définitions du mètre et du rythme données précédemment découle, d'un point de vue méthodologique, la distinction établie par O'Neill (1942) et reprise par Mihai Nasta (1994) entre deux aspects, ou étapes, de l'analyse métrique, l'une dite « externe », qui consiste dans l'examen de la structure des schémas métriques, syllabiques, quantitatifs, accentuels ou tonaux suivant le type de versification considéré, et l'autre « interne », touchant aux rapports entre l'organisation métrique du vers et son organisation linguistique, segmentale et suprasegmentale, phonétique, phonologique, morphologique, syntaxique et sémantique.

Métrique externe : pour une analyse de corpus

Djamel Eddine Kouloughli, après avoir un temps participé à l'effervescence théorique des années soixante-dix et quatre-vingt, revint à ces fondamentaux que sont l'observation et les données, et à une approche empirico-inductive que l'on appelle aujourd'hui, à l'âge du numérique, « linguistique de corpus ». Il en fut d'ailleurs l'un des plus ardents promoteurs, notamment dans sa magistrale « Initiation pratique à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe », publiée en quatre parties dans la revue *Langues et littératures du monde arabe* (KOULOUGHLI 2004, 2007a, 2008, 2009). Quant à Bernard Laks, principal promoteur d'un modèle à grille seule pour rendre compte des faits accentuels dans les langues naturelles, il s'est lui aussi, ces dernières années, engagé dans une « phonologie de corpus ⁹ ». Il rappelle (LAKS 2008) que la phonologie, et plus généralement la linguistique, s'est constituée, dès le départ, en réaction contre la grammaire, comme une

8. La lecture de « La notion de rythme dans son expression linguistique » d'Émile Benveniste fut aussi une source d'inspiration importante.

9. Il participe notamment au programme *Phonologie de corpus et phonologies dynamiques*, dans le cadre de l'UMR 7114 (Modèles, Dynamiques, Corpus) de l'Université Paris-Ouest.

science empirique, visant à la modélisation des faits observables. À cet égard, le « moment génératif » ne serait qu'une parenthèse, comme en témoigne le développement actuel des linguistiques de corpus.

En ce qui concerne la métrique arabe, William Wright avait, dès le milieu du XIX^e siècle (WRIGHT 1859, p. 358-368), intégré au chapitre de sa grammaire qui y est consacré un certain nombre de généralisations importantes dont ne rend pas compte la théorie des cercles. Il avait notamment bien observé, par exemple, que la septième position d'un hémistiche de *ṭawīl* était toujours associée à une syllabe longue, tout comme la quatrième position des pieds de *ramal* et de *ḥafif*. Plus récemment, Wilhelm Stoetzer (1989) proposait un inventaire presque complet des variations qui, parmi celles qu'avaient inventoriées les métriciens arabes, étaient effectivement attestées chez les poètes, sur la base d'une analyse des 126 poèmes réunis dans son anthologie (*al-Mufaḍḍaliyyāt*) par al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī (m. 786), soit un total de 2 727 vers. Mais les dimensions somme toute restreintes de son corpus et le cadre descriptif choisi ne lui permirent pas de mettre en lumière certaines généralisations importantes. Il confirma et affina toutefois les observations de Wright et fut aussi le premier à décrire et analyser l'approche « esthétique » des métriciens arabes, complémentaire de l'approche descriptive, ou, pour reprendre ses propres termes, « théorique »¹⁰.

J'ai moi-même procédé à l'analyse d'un corpus plus complet, constitué des vers et poèmes attribués à cent poètes anciens ayant vécu entre la seconde moitié du V^e siècle de l'ère chrétienne et les premiers temps de l'époque omeyyade (environ 670-680 ap. J.-C.), soit un ensemble de 4 593 poèmes et fragments, représentant un total de 38 723 vers, dont j'ai présenté les résultats en détail (PAOLI 2008b) et de manière plus synthétique (PAOLI 2008a, 2010).

Cette analyse a permis de constater que la théorie classique souffre de surgénération à tous les niveaux, et pas seulement à celui des mètres abstraits, où l'on trouve des mètres qui, bien qu'identifiés et nommés, comme le *mustaṭīl* et le *mumtadd*, n'ont d'existence que virtuelle. En effet, c'est aussi le cas de bon nombre de modèles de vers qui ne sont pas employés par les poètes, lesquels, à l'inverse, emploient des modèles dont la théorie ne fait pas état. Enfin, bien des variations internes aux modèles de vers sont inusitées, bien qu'inventoriées dans les traités de métrique classique, et même illustrées par l'exemple, le plus souvent par des vers anonymes et d'authenticité douteuse, ce qui n'est pas un hasard. L'analyse de ce corpus a donc permis de confirmer et de compléter les observations de Wright (1859) et Stoetzer (1989).

Si l'organisation du répertoire métrique des poètes anciens, reproduit ci-dessous, apparaît beaucoup moins rationnelle que ne pouvait le laisser croire la théorie des cercles, elle n'en répond pas moins à quelques principes simples. En effet, la structure interne des modèles de vers doubles, constitués de deux hémistiches, repose sur un principe d'alternance binaire entre des positions variables ($x = \cup$ ou $-$; et $X = \cup\cup$ ou $-$) et des groupes stables de trois types : $[\cup -]$, $[\cup - -]$ et $[- \cup -]$. Autrement dit, le *watid mafrūq* de

10. W. STOETZER (1989, p. 46-53) distingue précisément « a theory-oriented generative approach » et « a practice-oriented aesthetic approach ». Au sujet de l'approche esthétique, voir Paoli (2008b, ch. 3, p. 255-281).

la théorie classique ne peut plus être considéré comme une unité métrique autonome : il est toujours suivi d'une syllabe longue, invariable, avec laquelle il constitue un groupe stable $[- \cup -]$. Mais c'est également le cas, dans nombre de modèles, du *watid maǧmū'* qui, suivi d'une syllabe longue, constitue avec elle, le cas échéant, un groupe stable $[\cup -]$. Dans certains modèles, deux groupes stables peuvent se suivre immédiatement, et ce dans la seconde moitié de l'hémistiche. Par ailleurs, un certain nombre de modèles débutent par deux positions que j'ai appelées « variables liées » (notées $x^{\wedge}x$), lesquelles peuvent toutes deux être associées à une syllabe brève ou à une syllabe longue, mais jamais simultanément à des brèves.

Par contraste, dans les modèles de vers simples du *raǧaz*, l'alternance n'est pas binaire, mais ternaire : chaque pied est constitué de deux positions variables suivies d'un *watid maǧmū'*, soit $x x [\cup -]$. L'organisation quantitative des modèles de vers doubles est donc globalement beaucoup plus stable que celle des modèles simples : le nombre de positions variables y est de deux à trois par hémistiche, contre cinq ou six dans les modèles catalectiques et acatalectiques du *raǧaz mašṭūr*, c'est-à-dire à trois pieds. Autrement dit, si l'on laisse de côté les modèles marginaux du *basīṭ maǧzū'* (Bm), du *raǧaz* double (Rjd) et du *kāmil* et du *ḥafīf* simples (Ks et Xs), l'opposition entre vers simples et vers doubles ne tient pas seulement à la longueur du modèle (un ou deux hémistiches), mais aussi à sa structure interne, selon le type d'alternance entre positions variables et groupes stables qui y est de règle. Enfin, cette analyse fournit une justification formelle à l'idée, intuitivement admise de longue date, que le *raǧaz* est un mètre particulièrement souple, laissant une liberté plus grande au poète et, partant, plus propre à l'improvisation (*irtiǧāz* ou *irtiǧāl*).

Si les modèles de vers simples paraissent constituer une classe unique, appelée *raǧaz*, éventuellement divisée en vers de trois pieds (*mašṭūr*) et de deux pieds (*manhūk*), l'organisation des modèles de vers doubles s'avère plus problématique. Les quelques rares témoins d'un vocabulaire technique pré-ḥalīlien, vraisemblablement différent mais oblitéré et en partie récupéré par lui (PAOLI 2011), laissent à penser qu'ils se répartissaient en au moins deux catégories, *qaṣīd* et *ramal*, qu'il est difficile de délimiter avec précision. Les modèles de vers dérivés des mètres abstraits que sont le *ṭawīl*, le *basīṭ*, le *kāmil* et le *wāfir* sont, sans aucun doute, les modèles de vers du *qaṣīd* par excellence, autrement dit les mètres de la grande *qaṣīda* polythématique. De même, les modèles de vers courts comportant deux pieds ḥalīliens par hémistiche, soit huit à neuf syllabes, comme le *hazaǧ* et le *kāmil maǧzū'*, sont à coup sûr à ranger dans la catégorie du *ramal*. Entre ces deux extrêmes se trouve tout un ensemble de modèles dont le statut exact demeure incertain, *mutaqārib*, *ramal* (au sens ḥalīlien du terme), *ḥafīf*, *sarī'*, *munsariḥ* et *madīd*. Les similitudes structurelles entre les modèles de vers dérivés des cinq derniers de ces mètres m'avaient incité, à la suite de Stoetzer (1989), à les regrouper dans une seule catégorie, baptisée « *ramal-A* », intermédiaire entre le *qaṣīd* et le « *ramal-B* », ce dernier terme englobant pour sa part les modèles de vers courts comptant huit ou neuf syllabes par hémistiche. Quant au *mutaqārib*, j'avais pris le parti, sur la base de considérations tant théoriques que statistiques et historiques, de le ranger parmi les mètres du *qaṣīd*.

Enfin, il existe un certain nombre de modèles de vers intermédiaires entre *rağaz* et *ramal* ou *qaṣīd*. Les premiers, que j'ai réunis sous l'appellation de « *rağaz* double », comportent deux hémistiches avec césure, mais leur organisation métrique quantitative révèle les mêmes libertés que ceux du *rağaz* simple. Les seconds, réunis sous l'étiquette de « *ramal* simple », ne comportent, comme le *rağaz*, qu'un seul hémistiche, mais leur structure interne présente les mêmes régularités que les modèles de vers doubles. À l'époque considérée, tous ces mètres intermédiaires sont rares, et leur statut particulier, dans certains cas, ne semble pas avoir échappé aux métriciens classiques. Ainsi, l'analyse métrique des modèles de vers du *basīt mağzū'*, à trois pieds par hémistiche, permet de mieux comprendre pourquoi ce mètre fut tant déprécié par les auteurs médiévaux, et considéré comme « irrégulier » ou « anormal » : contrairement à ce qui se passe dans les modèles longs du *basīt*, à quatre pieds par hémistiche, les *sabab* de la théorie classique y correspondent tous à des positions métriques variables et l'alternance entre groupes stables et positions variables y est donc de même nature que dans le *rağaz*.

Les modèles de vers de la poésie ancienne (450-670) ¹¹

		H1				H2			
		P1	P2	P3	P4	P1	P2	P3	P4
Q	(1) T-1	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - ⊖ -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - - -]
	(2) T-2	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - ⊖ -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - ⊖ -]
	(3) T-3	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - ⊖ -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[- ⊖ -] x	[⊖ - -]
	(4) Mt-1	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ - -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ - -]
	(5) Mt-2	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ - -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ -]
	(6) Mt-3	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ - -]	[⊖ -] x	[⊖ -] x	[⊖ - -]	[⊖ -]
	(7) W	[⊖ -] X	[- ⊖ -] X	[- ⊖ - -]	/////	[⊖ -] X	[- ⊖ -] X	[- ⊖ - -]	/////
	(8) B-1a	x [- ⊖ -]	x [⊖ -]	x [- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]	x [- ⊖ -]	x [⊖ -]	x [- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]
	(9) B-1b	x [- ⊖ -]	x [⊖ -]	x [- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]	x [- ⊖ -]	x [⊖ -]	x [- ⊖ -]	[- -]
	(10) B-2a	x^x [⊖ -]	x [⊖ - -]	[- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]	x^x [⊖ -]	x [⊖ - -]	[- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]
	(11) B-2b	x^x [⊖ -]	x [⊖ - -]	[- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]	x^x [⊖ -]	x [⊖ - -]	[- ⊖ -]	[- -]
	(13) K-1	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	/////	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	/////
	(14) K-2	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	/////	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- -]	/////
	(15) K-2b	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	[⊖ ⊖ -]	/////	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- -]	/////
	(16) K-3	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	/////	X [- ⊖ -]	X [- ⊖ -]	[- -]	/////
				ou [⊖ ⊖ -]					
	(17) R-1a	x [⊖ - -]	x [⊖ - -]	x [⊖ -]	/////	x [⊖ - -]	x [⊖ - -]	x [⊖ - -]	/////
	(18) R-1b	x [⊖ - -]	x [⊖ - -]	x [⊖ -]	/////	x [⊖ - -]	x [⊖ - -]	x [⊖ -]	/////

11. H1/H2 = 1er/2e hémistiche ; P = pied ; [] = groupe stable ; x = ⊖ ou - ; X = ⊖⊖ ou - ; x^x = positions variables liées ; Q = *qaṣīd* ; R = *ramal* ; Rj = *rağaz* ; T = *ṭawīl* ; Mt = *mutaqārib* ; W = *wāfir* ; B = *basīt* ; K = *kāmil* ; X = *ḥafīf* ; Mn = *munsariḥ* ; Md = *madīd* ; S = *sarī* ; H = *hazağ* ; s = modèle simple ; d = modèle double ; m = *mağzū'* (amputé d'un pied).

		H1				H2			
		P1	P2	P3	P4	P1	P2	P3	P4
R1	(19) R-2	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////
	(20) S-1	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- ∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- ∪ --]	/////
	(21) S-2	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- ∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- ∪ --]	/////
	(22) S-3	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- ∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	[- --]	/////
	(23) S-4a	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	X [-]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	X [-]	/////
	(24) S-4b	x^Ax [∪ --]	x [- ∪ --]	X [-]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	X [-]	/////
	(25) Mn	x^Ax [∪ --]	x [- ∪ --]	[∪ ∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [- ∪ --]	[∪ ∪ --]	/////
	(26) X-1	x [∪ --]	x [- ∪ --]	x [∪ --] ou [- --]	/////	x [∪ --]	x [- ∪ --]	x [∪ --] ou [- --]	/////
	(27) X-2	x [∪ --]	x [- ∪ --]	x [∪ --]	/////	x [∪ --]	x [- ∪ --]	x [∪ --]	/////
	(28) Md-1a	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////
	(29) Md-1b	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	x [∪ --]	x [∪ --]	x [∪ --]	/////
	(30) Md-2a	x [∪ --]	x [- ∪ --]	[∪ ∪ --]	/////	x [∪ --]	x [- ∪ --]	[∪ ∪ --]	/////
	(31) Md-2b	x [∪ --]	x [- ∪ --]	[∪ ∪ --]	/////	x [∪ --]	x [- ∪ --]	[- --]	/////
R2	(32) Wm	[∪ --] X	[- ∪ --] X	[-]	/////	[- ∪ --] X	[- ∪ --] X	[-]	/////
	(33) Km-1	X [- ∪ --]	X [- ∪ --]	/////	/////	X [- ∪ --]	X [- ∪ --]	/////	/////
	(34) Km-2	X [- ∪ --]	X [- ∪ --]	/////	/////	X [- ∪ --]	X [- ∪ --]	/////	/////
	(35) H	[∪ --] x	[∪ --] x	/////	/////	[∪ --] x	[∪ --] x	/////	/////
	(36) Rm-1	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////
	(37) Rm-2	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////	x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////
	(38) Xm	x [∪ --]	x [- ∪ --]	/////	/////	x [∪ --]	x [- ∪ --]	/////	/////
Rjd	(39) Rjd	x x [∪ --]	x x [∪ --]	x x [∪ --]	/////	x x [∪ --]	x x [∪ --]	x x [∪ --]	/////
	(40) Bm-1	x x [∪ --]	x [∪ --]	x^Ax [∪ --]	/////	x x [∪ --]	x [∪ --]	x^Ax [∪ --]	/////
	(41) Bm-2	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	x^Ax [∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	x^Ax [∪ --]	/////
	(42) Bm-3	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	x [- ∪ --]	/////	x^Ax [∪ --]	x [∪ --]	x [- --]	/////
Rj	(43) Rj-1	x x [∪ --]	x x [∪ --]	x x [∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////
	(44) Rj-2a	x x [∪ --]	x x [∪ --]	x [- --]	/////	/////	/////	/////	/////
	(45) Rj-2b	x x [∪ --]	x x [∪ --]	x [- --]	/////	/////	/////	/////	/////
	(47) Rj-3a	x x [∪ --]	x x [∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////	/////
	(48) Rj-3b	x x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////	/////
	(49) Rj-3c	x x [∪ --]	x [∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////	/////
Rs	(46) Xs	x [∪ --]	x [- ∪ --]	x [∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////
	(50) Ks	X [- ∪ --]	X [- ∪ --]	/////	/////	/////	/////	/////	/////

Quant aux modèles regroupés par la théorie classique sous l'appellation de *sarī*, que les linguistes américains qui se sont intéressés à la métrique arabe ont trop hâtivement considérés comme des variantes de *rağaz*, ils n'ont en fait pour la plupart rien à voir avec lui. Si les modèles simples doivent effectivement être considéré comme du *rağaz* (ce que j'ai

fait en les renommant *rağaz*-3), ce n'est pas le cas des modèles doubles, dont la structure interne est complètement différente, et les apparente plutôt à des modèles de vers de *madīd* et de *basīṭ* (PAOLI 2011, p. 80-82 et 86-87).

Quoi qu'il en soit des incertitudes qui subsistent, il apparaît que la théorie classique d'al-Ḥalīl, en dépit de son indéniable attrait formel, a constitué une rupture radicale avec la conception traditionnelle de la métrique et des formes poétiques. C'est probablement conscients des défauts de la théorie classique que les auteurs postérieurs à al-Ḥalīl ont ressenti le besoin de développer une approche de type esthétique, classant les variations décrites suivant leur degré d'acceptibilité, et ce dès la génération suivante, avec le *Kitāb al-ʿarūd* d'al-Aḥfaṣ al-Awsaṭ (m. 210/825). L'examen de ce genre d'ouvrages permet de constater qu'il existe une corrélation quasi-systématique entre les jugements de valeur émis par les métriciens et l'usage des poètes anciens : les variations considérées comme « laides » sont presque toujours celles qui sont inusitées ou exceptionnelles. Autrement dit, les métriciens de deuxième et troisième générations avaient déjà, à leur manière, tenté de réconcilier théorie et pratique.

Quelle que soit son organisation supposée, ce répertoire de modèles de vers fournit les données incontestables sur lesquelles devrait à l'avenir se fonder toute tentative de formalisation ou de théorisation de la métrique arabe. Je profitai de la venue de Morris Halle et Bruce Hayes à un colloque de poétique parisien¹² pour présenter une critique des interprétations du système de la métrique arabe dans le cadre de la phonologie métrique, en même temps qu'une présentation des résultats du dépouillement de mon corpus. L'article tiré de cette communication a été publié dans les actes du colloque en question (PAOLI 2008a). Plus récemment, Paul Kiparsky m'a envoyé le tiré-à-part de l'un de ses derniers articles (DEO et KIPARSKY 2011) dans lequel il utilise pour présenter la métrique arabe l'inventaire des modèles de vers auquel mon analyse m'avait permis d'aboutir. Il faut préciser que la source utilisée est bel et bien mon article en anglais, « Generative Linguistics and Arabic Metrics » (PAOLI 2008a), et non pas la version longue, en français, de *De la théorie à l'usage* (PAOLI 2008b), pourtant parue la même année... Je regrette toutefois que les auteurs se soient avisés de remplacer mes positions variables par une notation traditionnelle $\sqcup$ ou $\sqcap$. Car il y a là plus qu'une question de notation : la notion de position variable est fondamentale, comme l'est le principe d'alternance entre groupes stables et positions variables.

Il y avait pourtant une faille de taille dans ma démonstration de l'inadéquation de la théorie classique. En effet, l'inventaire établi, qui compte quarante-sept modèles de vers, contre soixante-treize dans les traités classiques, ne concerne que la poésie composée avant 680, soit une toute petite part de l'immense production poétique arabe à travers les âges¹³. Surtout, il y a entre les plus tardifs des poètes de mon corpus et al-Ḥalīl, fondateur

12. Colloque international « Typologie des formes poétiques » / « *Typology of Poetic Forms* », Paris, EHESS, 8-9 avril 2005.

13. À titre de comparaison, la base de données *Al-mawsūʿa al-šīʿriyya* comporte plus de deux millions et demi de vers...

présupposé de la théorie des cercles, une durée d'un siècle ; et il n'est donc pas impossible que les variantes ḥalīliennes non attestées avant 680 le soient plus tard, dans la poésie des poètes d'époque omeyyade ou des premières décennies de la période abbasside. Autrement dit, pour que la démonstration fut complète, il eut fallu analyser également le corpus de la poésie arabe composée entre 680 et 780. Les sondages effectués jusqu'à présent, dans les *dīwāns* de 'Umar b. Abī Rabī'a, Ġarīr, al-Farazdaq et al-Aḥṭal notamment, ont confirmé la validité des généralisations obtenues ; tout comme la thèse de Mouhieddine (2011) consacrée à la poésie de Ġamīl Buṭayna. Cela vaut aussi, plus tard, pour la poésie d'al-Mutanabbī (302/915-354/965) : l'analyse réalisée par Boutaybi (1997) permet de constater que les vers composés par le poète sont conformes aux modèles de vers identifiés dans la poésie des VI^e et VII^e siècles. Ces analyses, quoique partielles, nous invitent à faire l'hypothèse que, d'une part, la structure externe des modèles de vers dégagés de l'analyse de la poésie antérieure à 680 vaut aussi pour celle des siècles suivants et même, vraisemblablement, pour toute la poésie arabe composée suivant les mètres classiques ; et que, d'autre part, des modèles de vers entrés plus tard dans l'usage, comme ceux du *muğtatt*, du *muḍārī'*, du *muqtaḍab* et du *mutadārak*, sont eux aussi conformes au principe d'alternance binaire entre groupes stables et positions variables. Ces deux hypothèses restent à démontrer ou à réfuter, sur la base d'une analyse de corpus à grande échelle.

Métrique interne : des formules aux exemples de vers prototypiques

La métrique interne est la description des « contours internes » des modèles de vers, autrement dit des rapports entre l'organisation métrique du vers et son organisation linguistique, laquelle doit permettre de délimiter des exemples de vers prototypiques en nombre limité. Une telle analyse, qui a de longue date été réalisée pour les poésies grecque, latine, française, anglaise ou encore russe, n'a jamais été sérieusement entreprise pour l'arabe. Il s'agit, dans un premier temps, d'examiner la possibilité (ou non) d'enjambements à la césure, et d'identifier les coupes et les profils accentuels qui sont associés à chaque modèle de vers. D'un point de vue méthodologique, c'est par le biais de l'examen de l'usage que font les poètes de formules et, surtout, de leur combinaison dans le vers que nous nous proposons d'identifier les principaux exemples de vers prototypiques. J'ai présenté une première esquisse de cette analyse (PAOLI 2001), en prenant pour exemple le modèle de vers le plus populaire, celui du *ṭawīl*-2. J'en rappellerai brièvement la démarche et les premiers résultats, après quelques remarques d'ordre général sur la combinatoire métrico-formulaire.

L'oralité primaire de la poésie arabe ancienne n'est plus à prouver¹⁴ ; et l'importance du rôle joué par le style formulaire dans la composition poétique a largement été

14. Les preuves sont nombreuses, tant contextuelles (vers cités dans des situations de performance orale), paratextuelles (source et transmission des poèmes) transhistoriques (les troublantes similitudes entre la poésie

démontrée (MONROE 1972, ZWETTLER 1978, BAUER 1993a et 1993b, PAOLI 2001 et 2011). Le style formulaire peut être défini comme l'emploi récurrent, par l'ensemble des poètes d'une même tradition, de formules stéréotypées s'adaptant à tel ou tel contexte métrique particulier. La formule poétique orale proprement dite est définie par Parry (1928) comme « un groupe de mots régulièrement employé dans le même contexte métrique pour exprimer une idée donnée ». Les formules peuvent être regroupées dans différents types de paradigmes, en fonction de leur ressemblance thématique, sémantique, morphosyntaxique ou métrique. Actuellement, comme le signalait déjà Zumthor (1983, p. 117), « on n'insiste plus tellement [...] sur la séquence lexicale que sur les facteurs structurants tels que la prosodie, la syntaxe ou la distribution de termes clés ». Nagler (1974), dans une approche générativiste, définit aussi la formule comme un ensemble de correspondances phonétiques, syntaxiques, lexicales, rythmiques ou sémantiques qui constituent dans l'esprit du poète oral le modèle sous-jacent à toutes les occurrences formulaires. Selon Zumthor (1982, p. 116) :

« Plutôt que comme un type d'organisation, [le style formulaire] peut être décrit comme une stratégie discursive et intertextuelle : le style formulaire enchâsse dans le discours, au fur et à mesure de son déroulement, et intègre en les y fonctionnalisant, des fragments rythmiques et linguistiques empruntés à d'autres énoncés préexistants, en principe appartenant au même genre, et renvoyant l'auditeur à un univers sémantique qui lui est familier. »

La combinaison d'un mètre et d'une formule dessine donc les contours d'un rythme. À cet égard, la densité formulaire des vers d'introduction et de transition du poème constitue un fait extrêmement significatif. En performance, la prise de contact avec le public suppose l'émission d'un certain nombre de signaux participant d'un code commun au poète et à ses auditeurs, parmi lesquels le choix et la reconnaissance d'un rythme particulier, auquel je suis enclin à accorder un rôle prépondérant, une fonction fondamentale de « principe constructif » du vers, pour reprendre l'expression de Tynianov (1977, p. 39). La formule, obéissant à des principes de variation, participe indubitablement de l'établissement du rythme par le poète et de sa reconnaissance par l'auditoire. Et l'alternance, la combinaison et la transformation des formules répondent à des impératifs métriques qui jouent aussi un rôle fondamental dans la composition des poèmes anciens.

Outre sa charge sémantique et sa catégorisation thématique, la formule est caractérisée par son gabarit métrique, séquence de syllabes brèves et longues qui s'adapte à un ou

ancienne et l'actuelle poésie *nabaṭī* de la péninsule Arabique) que textuelles et intertextuelles : un répertoire fini de thèmes traditionnels, de motifs et clichés stéréotypés, d'expressions formulaires, de mètres et de formes (*qaṣīda*), commun à tous les poètes, qui y puisent pour composer ou improviser leurs poèmes ; et un certain nombre de traits stylistiques caractéristiques, comme la fréquence de la parataxe, la tendance à la juxtaposition plutôt qu'à la subordination des propositions, à mettre en rapport avec la rareté des enjambements d'un vers à l'autre, le recours fréquent à des exclamations et à des expressions impératives, la fonction éminente du nom propre, mais aussi des toponymes, l'importance de la parole en acte, marquée notamment par l'emploi de verbes de parole (dire, parler, ouïr, écouter, transmettre, faire parvenir, etc.), les variantes manuscrites entre deux ou plusieurs versions d'un même poème et, enfin, le style formulaire ; autant de caractéristiques reconnues comme caractéristiques des littératures orales (PAOLI 2011).

plusieurs contextes métriques précis : la formule *li-man ṭalalun* (À qui sont ces vestiges ?) a pour gabarit métrique $\cup - \cup \cup -$ et peut occuper les cinq premières positions d'un vers de *ṭawīl* (T), de *wāfir* (W) ou de *mutaqārib* (Mt), ce que l'on peut noter $[\cup - \cup \cup - ; P1-P5 ; T, W, Mt]$; tandis que *li-mani d-diyāru* (À qui sont ces demeures ?) est employée avec les modèles du *kāmil* (K), soit $[\cup \cup - \cup - \cup ; P1-P6 ; K]$; et *bānat Su'ādu* (Su'ād a disparu) et *bāna l-ḥalīṭu* (Le groupe a disparu), avec le mètre *basīt* (B), soit $[- - \cup - \cup ; P1-P5 ; B]$.

Par ailleurs, une formule peut, moyennant des modifications de surface, s'adapter à d'autres modèles de vers. Les modalités de variation sont de deux ordres : substitution et ajout. Le processus de substitution est bien illustré par les formules interrogatives construites avec le verbe *ʿaraḥa* (ici, reconnaître), toutes attestées dans la poésie ancienne. La combinaison des particules interrogatives *ʿa-* et *hal* avec l'accompli ou l'inaccompli du verbe définit quatre formules et, donc, quatre séquences métriques qui sont chacune employées avec un type de modèles de vers, comme cela apparaît dans le tableau ci-dessous (PAOLI 2001, p. 120-121 ; 2011, p. 12-13, où l'on trouvera les vers-témoins) :

formule	séquence métrique	mètres
<i>ʿa-ʿaraḥta</i> + N [- dét] (Cvx(Cv))	$\cup \cup \cup$	<i>kāmil</i>
<i>ʿa-taʿrifu</i> + N [- dét] (Cvx(Cv))	$\cup \cup \cup$	<i>ṭawīl, wāfir</i>
<i>hal taʿrifu</i> + N [+ dét] (-l-N)	$- - \cup -$	<i>basīt, sarīʿ</i>
<i>hal ʿaraḥta</i> + N [+ dét] (-l-N)	$- \cup - -$	<i>ḥafīf</i>

Dans les deux premières formules, construites avec la particule *ʿa-*, le substantif objet qui suit le verbe est indéterminé, tandis qu'il est précédé de l'article dans les formules introduites par *hal*. Les quatre séquences définissent finalement quatre « rythmes » différents, qui débutent chacun par une séquence dissyllabique caractéristique : une syllabe brève suivie d'une syllabe longue (soit un iambe, $[\cup -]$) dans le cas des mètres *wāfir* et *ṭawīl* ; deux syllabes brèves (suivies d'une longue, soit un anapeste, $[\cup \cup -]$) pour le *kāmil* ; deux syllabes longues (soit un spondée, $[- -]$) dans le cas du *basīt* et du *sarīʿ* ; et une syllabe longue suivie d'une brève (soit un trochée, $[- \cup]$) pour le *ḥafīf*. Entre ces quatre formules, il n'y a aucune ambiguïté.

Celles qui ont un verbe à l'inaccompli (*taʿrifu*), au contraire des deux autres, peuvent donc être employées avec plusieurs modèles de vers différents : ceux du *wāfir* et du *ṭawīl* pour l'une (*ʿa-taʿrifu*) ; ceux du *basīt* et du *sarīʿ* pour l'autre (*hal taʿrifu*), ce qui tend à étayer l'idée selon laquelle le *sarīʿ* peut, d'une certaine manière, être considéré comme une forme courte du *basīt* ¹⁵ :

15. (a) *Dīwān Ibn Muqbil*, poème n° 11, vers 1, p. 102 : « Reconnais-tu cette demeure abandonnée, sans compagne, [où ne subsistent] que les restes du campement et du foyer ? » ; (b) Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-Mufaḍḍaliyyāt*, poème n° 49 (Muraqqiṣ al-Akbar), vers 1, p. 229 : « Reconnais-tu cette demeure dont les traces ont été effacées, si ce n'est les pierres [sur lesquelles était posée] la marmite et le soutènement des tentes ? »

- (a) – [– ∪ –] – [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]
hal ta^c- ri- fu-d- dā- ra qaf- ran lā ^ʾa- nī- sa bi- hā
– [– ∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]
^ʾil- la-l- ma ḡā- ni- ya wa- ^ʾil- lā maw- qī da-n- nā ri
- (b) – – [∪ – –] ∪ [∪ – – ∪ –]
hal ta^c- ri- fu-d- dā- ra ^ʾa- fā ras- mu- hā
– – [∪ – –] ∪ [∪ – – ∪ –]
^ʾil- la-l- ^ʾa- tā- fiy- -ya wa- mab- na-l- ḥi- yam

Quant au *wāfir* et au *ṭawīl*, auxquels on peut adjoindre le *mutaqārib*, ils partagent nombre de formules initiales, c'est-à-dire utilisées en début d'hémistiche. Nous en verrons d'autres exemples dans ce qui suit.

Pour adapter une formule à plusieurs modèles de vers différents, le poète peut aussi recourir à un procédé consistant à ajouter des mots-outils, particules, conjonctions ou prépositions, que j'appellerai « chevilles ». C'est le cas, par exemple, des conjonctions de coordination *wa-* et *fa-*, de la particule *qad*, avec ses variantes, *laqad*, *wa-qad*, *fa-qad* et *wa-laqad*, ou encore des particules d'exclamation (*al-nidā'*) et de négation (*al-nafy*). Une formule d'introduction typique du *basīṭ*, *bāna l-ḥalīṭu* (Le groupe a disparu) est par exemple occasionnellement employée dans des compositions en *wāfir*, par l'ajout de ^ʾa-lā, un vocatif suivi d'une négation, comme cela apparaît dans les deux vers suivants, tous deux du même poète, respectivement de mètre *basīṭ* et *wāfir* ¹⁶ :

- [– ∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]
bā- na-l- ḥa- lī- tu wa- lam yū- fū bi- mā ^ʾa- hi- dū
– [– ∪ –] ∪ [∪ –] – [– ∪ –] [∪ ∪ –]
wa- zaw- wa- dū- ka-š- ti- yā- qan ^ʾay- ya- tan ^ʾa- ma- dū
- [∪ –] – [– ∪ –] ∪ ∪ [– ∪ – –]
^ʾa- lā bā- na-l- ḥa- lī- tu wa- lam yu- zā- rū
[∪ –] ∪ ∪ [– ∪ –] ∪ ∪ [– ∪ – –]
wa- qal- bu-ka fī- ṣ-ṣa- ^ʾā- ^ʾi- ni mus- ta- ^ʾā- ru

Cette même cheville permet aussi d'utiliser la formule *yā ʿayni ḡūdī* (Ô mon œil, verse...) ¹⁷, qui sert à introduire un thrène (*martīyya*) en *basīṭ* (mais aussi en *sarīʿ* ou en *kāmil*

16. (a) *Dīwān Bišr b. Abī Ḥāzīm*, poème n° 12, vers 1, p. 54 : « La compagnie s'en est allée sans respecter les engagements pris, avivant ton ardent désir, quelque route qu'ils aient prise. » ; (b) *Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, Al-Mufaḍḍaliyyāt*, poème n° 98, vers 1, p. 338 : « La compagnie s'est dispersée, sans même avoir été visitée, et ton cœur s'en est allé avec les palanquins. »

17. Le *yā'* du possessif est effacé en vertu d'une licence poétique (*ḍarūra šī'riyya*).

mağzū'), dans des vers de *wāfir*. Pour la formule alternative *'aynayya ġūdā* (Ô mes deux yeux, versez...), c'est la cheville *'a-yā* qui est ajoutée pour adapter la formule au *wāfir*, l'ajout du seul *'a-* permettant de l'utiliser dans des vers de *ṭawīl* ou de *mutaqārib*. Ce mécanisme est résumé dans le tableau ci-dessous (PAOLI 2006) :

formule	séquence métrique	mètres
<i>yā 'ayni ġūdā</i> (+ <i>bi-dam'in</i>) (+ <i>bi-d-dumū'i</i>)	— — ∪ — —	<i>basīt</i> <i>sarī', kāmīl mağzū'</i>
<i>'a-lā yā 'ayni</i>	∪ — — — ∪	<i>wāfir</i>
<i>'aynayya ġūdā</i>	— — ∪ — —	<i>basīt</i>
<i>'a-'aynayya ġūdā</i>	∪ — — ∪ — —	<i>ṭawīl, mutaqārib</i>
<i>'a-yā 'aynayya</i>	∪ — — — ∪	<i>wāfir</i>

Prenons un dernier exemple. Les formules *waqaftu bi-hā* et *wuqūfan bi-hā* (J'y fis halte), employées dans des vers de *ṭawīl*, de *wāfir* et de *mutaqārib*, admettent deux variantes, l'une obtenue par substitution de *fī* à *bi-*, utilisée dans des vers de *basīt*, et l'autre en ajoutant à cette dernière une conjonction de coordination initiale *fā-*, qui s'adapte au *kāmīl*, comme cela apparaît dans le tableau ci-dessous :

formule	séquence métrique	mètres
<i>waqaftu bi-hā</i> <i>wuqūfan bi-hā</i>	∪ — ∪ ∪ —	<i>ṭawīl, wāfir, mutaqārib</i>
<i>waqaftu fī-hā</i>	∪ — ∪ — —	<i>basīt</i>
<i>fā-waqaftu fī-hā</i>	∪ ∪ — ∪ — —	<i>kāmīl</i>

Les « chevilles » sont vraisemblablement en nombre limité. Dans les exemples ci-dessus, nous en avons relevé quatre :

- La négation *lā* qui est toujours ajoutée en même temps que le vocatif *'a-* : B > W (*bāna l-ḥalīṭu* > *'a-lā bāna l-ḥalīṭu* ; *yā 'ayni* > *'a-lā yā 'ayni*) ;
- La conjonction de coordination *fā-* : B > K (*waqaftu fī-hā* > *fā-waqaftu fī-hā*) ;
- Le vocatif *'a-* seul : B, S, Km > T, Mt (*'aynayya* > *'a-'aynayya*) ;
- Le vocatif *yā-*, précédé de *'a-* : B > W (*'aynayya* > *'a-yā 'aynayya*) ; ou seul : T, Mt > W (*'a-'aynayya* > *'a-yā 'aynayya*).

Il est intéressant de noter que l'ajout de *'a-lā*, dans les deux cas observés, « transforme » une formule de *basīt* en une formule de *wāfir*. Un examen attentif du corpus devrait permettre de compléter cette liste.

Quant aux alternances observées, elles sont au nombre de quatre, mais il ne fait pas de doute qu'une analyse à grande échelle permettra d'en compléter l'inventaire :

- Alternance entre *hal* et *'a-* dans les formules interrogatives ;
- Alternance entre accompli et inaccompli (*'arafta/ta'rifu*) ;

- Alternance entre un nom déterminé et un nom indéterminé (*d-dāra/rasman* ; *d-dumūʿi/damʿin*) ;
- Alternance entre *bi-* et *fī* : transforme notamment la formule *waqaftu bi-hā* (mètre *ṭawīl*) en *waqaftu fī-hā* (mètre *basīṭ*).

L'importance accordée au style formulaire dans cette démarche ne doit toutefois pas nous amener à considérer le poète arabe ancien comme un simple assembleur de formules préexistantes, un rimailleur sans génie qui ne saurait s'affranchir des contraintes métriques et du répertoire des formules.

« Les recherches récentes sur la flexibilité de la formule, dit Brunet (1997, p. 53-54), parlant de la poésie grecque, ont tendu à montrer la liberté du poète dans la combinaison des formules, et à décrire les évolutions à l'intérieur d'expressions héritées. En fait, le terme de combinaison est trop moderne pour permettre de comprendre le travail d'Homère. On ne fait pas un hexamètre en combinant des formules, pas plus qu'on ne fait une épopée en assemblant des épisodes imposés. L'expression formulaire est intégrée à un système métrique, mais également à un contexte de sons, de sens et de valeurs. L'interaction de ces pôles permet à l'aède d'avancer sur le chemin des hymnes dans un équilibre étonnant de contrainte, de richesse et de liberté. »

De la même manière, le poète arabe préislamique ne doit pas être considéré comme un simple assembleur de formules, soumis à des contraintes métriques dont il ne pourrait s'affranchir. Au contraire, son génie consiste à transcender les contraintes métriques et formulaires en les intégrant, comme le dit Brunet, dans un contexte de sons, de sens et de valeurs, faisant de son art un équilibre entre contrainte et liberté. Et l'analyse du style formulaire ne doit pas induire le lecteur en erreur : l'usage des formules ne fait pas l'art du poète arabe préislamique. Il est un outil au service de l'invention et de la créativité, dont les poètes font usage avec plus ou moins de génie.

L'impression de monotonie et de répétition ressentie par les plus éminents spécialistes occidentaux, comme Blachère (1952-1966) et Pellat (1970), s'explique par le fossé culturel qui les sépare d'une tradition orale comme celle des poètes arabes anciens, laquelle est aux antipodes de leur (notre) propre culture littéraire écrite. Il est pourtant un genre musical occidental qui, par certains aspects, se rapproche de la poésie arabe ancienne. Il s'agit, dans la musique classique des XVIII^e et XIX^e siècles, des « variations sur un thème ». Tous les compositeurs de l'époque s'y sont essayés. On pense bien sûr aux *Variations Goldberg* de Bach, aux variations composées par Mozart sur l'air de *Ah ! Vous dirais-je Maman !*, aux *Variations Diabelli* de Beethoven, aux études symphoniques pour piano de Schumann, ou encore aux *Variations sur un thème de Haydn* composées par Brahms. Le compositeur y fait la démonstration de sa maîtrise des techniques musicales en donnant d'un thème donné un nombre plus ou moins important d'interprétations différentes.

Mais plus encore, c'est dans la musique de jazz qu'on peut trouver le plus saisissant des parallèles : les musiciens y interprètent un répertoire de « standards » et improvisent sur les « grilles » harmoniques de ceux-ci en utilisant, dans des proportions variables, certaines « phrases » ou motifs plus ou moins stéréotypés. Le style formulaire de ce genre musical a ainsi fait l'objet d'études universitaires (WARE 1977 et SMITH 1983, par exemple).

Cet art de la variation est aussi à l'œuvre dans la poésie arabe : les thèmes traités sont en nombre limité, mais les possibilités de variation sont infinies. Chaque composition, chaque *qaṣīda* est donc une variation particulière sur un thème donné ou, plutôt, puisqu'il s'agit surtout, à l'époque qui nous intéresse, de poèmes polythématiques, d'un enchaînement de plusieurs thèmes donnés. En dépit du nombre limité de thèmes, la liberté du poète est grande et son art se mesure à sa capacité d'innovation à l'intérieur de ce cadre traditionnel.

De la même manière, au niveau métrique, les exemples de vers (ou de demi-vers à ce stade) prototypiques dégagés de l'analyse métrique interne peuvent être considérés comme autant de variations rythmiques du modèle de vers. Ce dernier n'est en quelque sorte que la somme de ses instanciations, non seulement au niveau métrique (externe), suivant la réalisation des positions variables, mais aussi au niveau rythmique (interne), où coupes et césures définissent le « contour interne » du vers.

Les recherches menées sur le style formulaire, outre qu'elles doivent nous permettre de mieux comprendre les modalités de composition de cette poésie, peuvent aussi nous aider à définir, pour chaque modèle de vers, des exemples de vers prototypiques en nombre limité (PAOLI 2001). Prenons l'exemple du *ṭawīl*-2 qui est, de loin, le plus utilisé de tous les modèles de vers classiques. Il est constitué de deux hémistiches de quatorze syllabes chacun avec, entre les deux, une césure obligatoire. Autrement dit, il n'y a jamais dans ce modèle, comme dans tous les modèles longs, d'enjambement à la césure, celle-ci coïncidant toujours avec une frontière de mot. Bien que le vers constitue généralement une unité de sens autonome, il est toutefois possible, dans un premier temps, d'étudier, sur le plan formel, l'organisation métrique interne de l'hémistiche.

Parmi les formules présentées précédemment, celles qui s'adaptent à ce modèle sont soit pentasyllabiques (*li-man ṭalalun*, *waqafu/wuqūfan bihā*), soit hexasyllabiques (*'a-ta'rifu rasman*). Et ces deux types de formules permettent de délimiter deux groupes d'exemples de vers, ou plutôt de demi-vers, selon que la coupe principale se trouve après la cinquième ou après la sixième position métrique de l'hémistiche.

La formule *li-man ṭalalun* (À qui sont ces vestiges... ?) est très employée, comme formule d'introduction du *ḍikr al-aṭlāl*. On trouve aussi, plus rarement, dans le même contexte, les formules apparentées *li-man dimanun* (À qui sont ces traces... ?), *li-man dimnatun* (À qui est cette trace... ?) et *li-man manzilun* (À qui est cette demeure... ?), attestées chacune par un unique exemple. Ces formules sont probablement très anciennes. D'après D.E. Kouloughli, elles témoigneraient d'un état archaïque de la langue arabe où le *tanwīn* aurait joué le rôle d'un morphème de détermination, plus tard dévolu au préfixe *al-*¹⁸ ; car considérer le nom *ṭalal* comme indéfini dans ce contexte n'aurait guère de sens, les vestiges que visite le poète

18. Sur le *tanwīn*, on lira les deux articles fondamentaux de D.E. Kouloughli (2001b, 2007b).

étant bien connus et reconnus comme ceux du campement de sa bien-aimée et de sa tribu. Les vers-témoins tirés de notre corpus sont les suivants ¹⁹ :

(1) <i>li-man ṭalalun ka-l-waḥyi ʿāfin manāziluh</i>	<i>ʿafā r-Rassu min-hu fa-r-Rusaysu fa-ʿĀqiluh</i> ²⁰
(2) <i>li-man ṭalalun miṭlu l-kitābi l-munammaqi</i>	<i>ḥalā ʿahdu-hū bayna ṣ-Ṣulaybi fa-Muṭriqi</i> ²¹
(3) <i>li-man ṭalalun bi-l-ʿAmqi ʿaṣbaḥa dārisan</i>	<i>tabaddala ʿarāmun wa-ʿinan kawānisa</i> ²²
(4) <i>li-man ṭalalun ʿāfin wa-rasmu manāzilin</i>	<i>ʿafat baʿda ʿahdi l-ʿāhidīna riyāḍu-hā</i> ²³
(5) <i>li-man ṭalalun ʿāfin bi-Ḍāti s-salāsili</i>	<i>ka-raḡʿi l-wuṣūmi fi zuhūri l-ʿanāmili</i> ²⁴
(6) <i>li-man ṭalalun lam yaʿfu min-hu l-Maḍānibu</i>	<i>fa-ḡanbā Ḥibirrin qad taʿaffā fa-Wāhibu</i> ²⁵
(7) <i>li-man dimanun kaʿanna-hunna ṣaḥāʿifu</i>	<i>qifārun ḥalā minhā l-Kaṭību fa-Wāḥifu</i> ²⁶
(8) <i>li-man dimnatun ʿaqwat bi-ḥarrati Ḍarḡadi</i>	<i>talūḥu ka-ʿunwāni l-kitābi l-muḡaddadi</i> ²⁷
(9) <i>li-man manzilun ʿāfin kaʿanna rusūma-hā</i>	<i>ḥayāʿilu rayṭin sābiriyyin murassami</i> ²⁸

La lecture de ces neuf vers appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, dans sept d'entre eux, les vestiges du campement abandonné sont localisés à l'aide d'un ou de plusieurs toponymes : un seul dans les vers 2 et 7 ; deux dans les vers 3, 5 et 8 ; et trois dans les vers 1 et 6. Ensuite, dans la majorité de ces vers, les vestiges sont décrits comme « effacés » ou « évanescents », en voie d'effacement. Dans la plupart des cas, le terme employé est tiré de la racine [ʿfw], soit qu'il s'agisse du participe actif, *ʿāfin* (effacé, évanescent), comme dans les vers 1, 4, 5 et 9 ; soit qu'il s'agisse d'un verbe : *ʿafā* dans le vers 1 ; *ʿafat* dans le vers 4 ; la forme négative *lam yaʿfu* et la forme réfléchie *taʿaffā* dans le vers 6. Enfin, on trouve aussi le verbe *ʿaqwat*, de même sens, dans le vers 8 ; et le participe *dāris* (effacé), dans le vers 3. On observe aussi que le terme le plus fréquent, le participe *ʿāfin*, est employé, trois fois sur

-
19. Si nous n'avons retenu ici que les vers composés sur le modèle du *ṭawīl*-2, je rappelle toutefois que ces formules sont aussi employées avec les modèles du *ṭawīl*-1, du *ṭawīl*-3, du *wāfir* et du *mutaqārib*.
20. *Šarḥ diwān Zuhayr b. Abī Sulmā*, poème n° 7, vers 5, p. 114 : « À qui sont ces vestiges, semblables à des écritures, de demeures effacées ? Ainsi effacées sont al-Rass, al-Rusays et ʿĀqil. »
21. *Diwān Salāma b. Ġandal*, poème n° 3, vers 1, p. 153 : « À qui sont ces vestiges, semblables à un livre embelli, dont le temps est révolu, entre al-Ṣulayb et Muṭriq ? »
22. *Šiʿr ʿAmr b. Maʿdīkarib al-Zubaydī*, poème n° 35, vers 1, p. 124 : « À qui sont ces vestiges, à al-ʿAmq, qui ont été effacés, et où gazelles et buffles ont établi leur demeure ? »
23. *Diwān al-Šammāḥ b. Ḍirār al-Ḍubyānī*, poème n° 9, vers 1, p. 211 : « À qui sont ces vestiges évanescents et les traces de demeures dont la végétation a disparu après la rencontre [des amants] ? »
24. Abū al-Ṭamahān, dans Y. Ġabbūrī, *Qaṣāʾid ḡāhiliyya nādīra*, p. 212, vers 1 : « À qui sont ces vestiges évanescents, à Ḍāt al-Salāsīl, semblables aux intrications des tatouages sur le dos des doigts ? »
25. *The Diwāns of ʿAbīd Ibn al-Abras, of Asad, and ʿĀmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of ʿĀmir Ibn Ṣaʿsaʿah*, poème n° 18, vers 1, p. 53 : « À qui sont ces vestiges subsistant à al-Maḍānib, près de Ḥibirr, où ils ont été effacés, et de Wāhib ? »
26. Al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, *Al-Mufaḍḍaliyyāt*, poème n° 74 (Ṭaʿlaba b. ʿAmr al-ʿAbdī), vers 1, p. 281 : « À qui sont ces vestiges, semblables aux feuillets [d'un livre], [vestiges d'un campement] abandonné à al-Kaṭīb et Wāḥif ? »
27. *The Diwāns of ʿAbīd Ibn al-Abras, of Asad, and ʿĀmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of ʿĀmir Ibn Ṣaʿsaʿah*, poème n° 30, vers 1 : « À qui sont ces vestiges évanescents dans la sombre plaine de Ḍarḡad, brillants comme la couverture rayée d'un livre ? »
28. *Šarḥ diwān Ḥassān b. Ṭābit*, poème n° 10, vers 1 : « À qui est cette demeure évanescente, dont les traces ressemblent aux bigarrures d'un voile de toile fine décorée ? »

quatre, à place fixe, juste après la formule d'introduction *li-man ṭalalun*, tandis que la forme conjuguée (‘*afā* ou ‘*afat*) apparaît dans les deux cas en tout début de second hémistiche.

À un niveau plus abstrait, les formules *li-man ṭalalun*, *li-man dimanun*, *li-man dimnatun* et *li-man manzilun* peuvent être considérés comme desinstanciations d’une même cellule rythmique. Elles peuvent alors être rapprochées des formules ‘*a-min dimnatin*, ‘*a-min ṭalalin*, ‘*a-min manzilin*, attestées dans les vers suivants :

- (10) ‘*a-min dimnatin* ‘*ādiyyatin lam ta’annasi* *bi-siqṭi l-liwā bayna l-Kaṭībi fa-‘As‘asa* ²⁹
 (11) ‘*a-min ṭalalin qafirin wa-manzilin* ‘*āfi* ‘*afat-hū riyāḥun min mašāṭin wa-‘ašyāfi* ³⁰
 (12) ‘*a-min manzilin* ‘*āfin wa-min rasmi* ‘*aṭlālī* *bakayta wa-hal yabkī mina š-šawqi ‘amṭālī ?* ³¹

On n’aura pas manqué d’observer que ces formules sont suivies, dans deux cas, d’un mot dissyllabique, ‘*āfin*, comme c’est le cas de trois des vers débutant par *li-man ṭalalun*, ou *qafirin*.

Pour revenir aux vers commençant par *li-man ṭalalun* ‘*āfin*, la deuxième partie de l’hémistiche y est occupée par un syntagme nominal ou prépositionnel composé de deux mots, le premier trisyllabique, le second quadrisyllabique : *ka’anna rusūma-hā*, *wa-rasmu manāzilin*, *bi-Dāti s-Salāsili*. Ces premières observations permettent de définir un exemple de demi-vers prototypique du *ṭawil*-2, constitué de cinq mots, suivant le schéma syllabique (2+3)+2+(3+4). Dans ce schéma, la coupe cinquième est en quelque sorte renforcée par une coupe septième. Ce phénomène est en tout point comparable à ce que l’on peut observer dans l’hexamètre dactylique grec, dont le modèle est le suivant :

Comme le dit Nasta (1994, p. 122) :

« l’équilibre [du vers] impose un découpage vers le milieu du vers, au temps fort du troisième dactyle (ou spondée) : soit après une syllabe lourde marquée du cinquième demi-pied (césure P, penthémimère ou “masculine”), soit après le trochée de ce même dactyle (césure T, trochaïque ou “féminine”). Dans l’ancienne versification dactylique de l’oralité, la coupe T (féminine) prévaut sur les autres arrêts, tandis que la penthémimère [P], suivie par un vocable compact, se voit renforcée par une coupe hephthémimère et/ou trihémimère. »

Autrement dit, après les septièmes ou troisièmes positions. La coupe masculine, ou penthémimère intervient donc après la position 5, tandis que la féminine, ou trochaïque, se place entre les deux syllabes brèves de la position 6. Les rares exceptions

29. *Dīwān Biṣr b. Abī Ḥāzim al-Asadī*, poème n° 21, vers 1, p. 99 : « Sont-ce des traces anciennes et méconnaissables, aux confins de la dune entre al-Kaṭīb et ‘As‘as [...] ? »

30. *The Poems of ‘Amr son of Qamī’a*, poème n° 7, vers 1, p. 33 : « Sont-ce des vestiges déserts et une demeure évanescence, [dont les traces ont été] effacées par les vents d’hiver et d’été [...] ? »

31. *The Dīwāns of ‘Abīd Ibn al-Abras, of Asad, and ‘Āmir Ibn at-Ṭufayl, of ‘Āmir Ibn Ṣa‘sa‘ah*, poème n° 15, vers 1, p. 47 : « Est-ce sur une demeure évanescence et sur ses vestiges que tu pleures ? Et sied-il que la passion fasse pleurer mes semblables ? »

à la règle concernant les vers qui n'ont de césure ni masculine, ni féminine : ceux-là ont nécessairement une césure hephthémimère : « les textures archaïques, dit encore Nasta, se distinguent aussi par des spécimens rares d'hexamètres avec des mots longs (généralement des noms propres), qui ne laissent pas d'espace pour la césure médiane, mais uniquement pour une coupe "marginale" hephthémimère ». Ces vers sont en général constitués de trois membres alignés progressivement, couvrant respectivement trois, quatre et cinq positions métriques. Ces exceptions, d'après les estimations de Nasta, concernent 1,2 % des hexamètres de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* et ne remettent donc pas en cause le constat globalement valable du caractère dipartite de l'hexamètre dactylique (NASTA 1994, p. 123).

Pour revenir au *ṭawīl*, les deux hémistiches du vers (2), qui ont globalement le même contour rythmique que ceux examinés jusqu'à présent, ont une coupe principale après la cinquième position, mais elle n'y est pas, cette fois, renforcée par une coupe secondaire après la septième, les syntagmes prépositionnels qui débutent par *miṭlu* et *bayna* occupant les neufs dernières positions du vers.

Les hémistiches commençant par les formules *wuqūfan bi-hā* et *waqaftu bi-hā*, formules initiales pentasyllabiques, sont aussi à rattacher à ce schéma rythmique. Dans le vers-témoin tiré de la *Muʿallaqa* d'Imru' al-Qays, la formule initiale est suivie d'un dissyllabe (*ṣaḥbī*), puis de deux mots de trois et quatre syllabes respectivement, exactement comme dans les hémistiches commençant par *li-man ṭalalun ʿāfin* ³² :

wuqūfan bi-hā ṣaḥbī ʿalayya maṭiyya-hum *yaqūlūna lā tahlīk ʿasan wa-taḡammali*
 [̣ ̣] – [̣ ̣] – [– ̣ ̣] – [̣ – ̣ ̣] [̣ ̣] – [̣ ̣] – [– ̣ ̣] ̣ [̣ – ̣ ̣]

Un autre schéma récurrent divise l'hémistiche en deux moitiés dissymétriques, de six et huit syllabes respectivement, comme c'est le cas dans le second hémistiche du vers (5) : *ka-raḡʿi l-wuṣūmi/fī ḡuhūri l-ʿanāmili* ; ou dans celui du vers (9) : *ḡayāʿilu rayṭin/sābiriyyin murassami*. On retrouve bien sûr ce schéma dans les vers introduits par des formules hexasyllabiques comme *ʿaraftu li-Laylā*, *ʿa-taʿrifu rasman* ou encore *ʿafā min Sulaymā*, employées par exemple dans les vers ci-dessous :

ʿafā min Sulaymā Dū Sudayrin fa-Ġābiru *fa-Ḥarsun fa-ʿaʿlāmu d-Daḡūli ṣ-ṣawādiru* ³³
ʿa-taʿrifu rasman dārisan qad taḡayyarā *bi-Ḍarwata ʿaqwā baʿda Laylā wa-ʿaqfara* ³⁴

32. *Dīwān Imri' al-Qays*, poème n° 1, vers 5, p. 9 : « Mes compagnons, arrêtant près de moi leurs montures et me disant : “Ne laisse pas le chagrin te consumer, surmonte ta peine !” »

33. *Dīwān Ḥumayd b. Ṭawr al-Hilālī*, poème n° 21, vers 1, p. 87 : « Sulaymā a déserté Dū Sudayr et Ġābir, Ḥars et les sommets d'al-Daḡūl au-dessus de la vallée. »

34. *Dīwān al-Šammāḥ b. Dirār al-Ġatafānī*, poème n° 5, vers 1, p. 129 : « Reconnais-tu une trace qui se transforme et disparaît, à Ḍarwa, [demeure] inhabitée depuis [le départ de] Laylā, et abandonnée ? »

35. *Dīwān Kaʿb b. Zuhayr*, poème n° 4, vers 1, p. 38 : « Reconnais-tu une trace entre Duhmān et al-Raqam, et jusqu'à Dū al-Marāḡiṭ, comme tracée par le calame ? »

36. *Dīwān al-Ṭufayl al-Ġanawī*, poème n° 24, vers 1, p. 103 : « J'ai reconnu, entre Waḡṭ et Ḍalfaʿ, les demeures de Laylā, campements de printemps et d'été abandonnés. »

ʿa-taʿrifu rasman bayna Duhmāna fa-r-Raqam

ʿilā Dī Marāḥīṭin kamā ḥuṭṭa bi-l-qalam ³⁵

ʿaraftu li-Laylā bayna Waqtin fa-Ḍalfaʿi

manāzila ʿaqwat min maṣīfin wa-marbaʿi ³⁶

C'est aussi le cas des vers débutant par *li-* suivi d'un prénom féminin trisyllabique, comme dans les deux exemples suivants :

li-Maytāʿa dārun qad taʿaffat ṭulūlu-hā

ʿafat-hā naḍīdātu ṣ-ṣabā fa-masīlu-hā ³⁷

li-Asmāʿa rasmun ʿaṣbaḥa l-yawma dārisā

wa-ʿaqfara min-hā Raḥraḥāni fa-Rākisā ³⁸

Sous réserve d'une analyse plus poussée, on voit finalement se dégager deux principaux types de demi-vers prototypiques, selon que la coupe principale se trouve après la cinquième position de l'hémistiche (5 + 9) ou après la sixième (6 + 8). Dans le premier cas, la coupe principale penthémimère peut être renforcée par une coupe hephthémimère secondaire.

Cependant, comme c'est le cas pour l'hexamètre dactylique grec, un petit nombre de vers doivent être analysés comme des trimètres, constitués de trois segments rythmiques. C'est le cas, en particulier, de certains des hémistiches introduits par la formule *li-man ṭalalun*, comme dans les vers (1), (6) et (7) ci-dessus, qui répondent à un schéma ternaire 5 + 5 + 4.

Cette esquisse d'analyse métrique interne prenant pour base la combinatoire formulaire permet aussi d'éclairer les rapports existant entre modèles de vers. Les modèles du *ṭawīl*, du *wāfir* et du *mutaqārib* qui, dans la théorie classique, appartiennent à trois cercles différents, font usage des mêmes formules et sont donc, d'une certaine manière, apparentés, comme le montre par exemple, la comparaison des deux vers suivants, le premier en *ṭawīl* et le second en *wāfir* ³⁹ :

li-man dimnatun ʿaqwat bi-ḥarrati Ḍarḡadi

talūḥu ka-ʿunwāni l-kitābi bi-l-muḡaddadi

li-man ṭalalun ka-ʿunwāni l-kitābi

bi-baṭni Luwāqi ʿaw baṭni d-Ḍuhābi

C'est également le cas du *basīṭ* et du *sarīʿ*, dont nous avons déjà souligné les similitudes. Là aussi, l'usage de formules identiques tend à corroborer l'idée que le second est une forme courte du premier.

L'analyse métrique interne doit aussi prendre en compte le contour accentuel, qui est un élément essentiel du rythme du vers. En effet, le fait que deux formules partagent un même contexte métrique n'implique pas nécessairement qu'elles aient le même profil suprasegmental. Ainsi, les formules *li-man ṭalalun* et *waqaftu bi-hā* comptent chacune deux

37. *Dīwān al-Aʿšā al-Kabīr*, poème n° 23, vers 1, p. 175 : « Il est une demeure de Maytāʿ, dont les vestiges ont été effacés par des pluies légères poussées par le vent d'est. »

38. *Dīwān al-ʿAbbās b. Mirdās al-Sulamī*, poème n° 20, vers 1, p. 68 : « Asmāʿ [a laissé] des traces aujourd'hui effacées ; Raḥraḥān et Rākis ont été désertés par elle. »

39. (a) Vers 8 et note 24 ci-dessus ; (b) G. von Grünebaum, « Abū Duʿād al-Iyādī : Collection of Fragments », n° 7, vers 1, p. 254 : « À qui sont ces vestiges semblables à la couverture d'un livre, dans la vallée de Luwāq ou dans celle d'al-Ḍuhāb ? »

accents de mot, mais ceux-ci se trouvent sur les première et troisième syllabe dans la première, et sur les deuxième et quatrième dans la seconde, comme cela apparaît dans la représentation ci-dessous de deux des vers cités précédemment :

*		*		*		*		*		*	
∪	–	∥	∪	∪	–	∥	–	–	∥	∪	–
li-	man	ṭa-	la-	lun	‘ā-	fīn	bi-	ḏā-	ti-s-	Sa-	lā-
											si-
											Li
	*		*		(*)		*		*		*
∪	–	–	∥	∪	–	∪	∥	–		∪	–
ka-	rağ-	‘i-l-	wu-	šū-	mi	fī	zu-	hū-	ri-l-	‘a-	nā-
											mi-
											Li
	*		*		*		*		*		*
∪	–	–	∥	∪	–	∥	–	–	∥	∪	–
wu-	qū-	fan	bi-	hā	ṣaḥ-	bī	‘a-	lay-	ya	ma-	ṭiy-
											ya-
											Hum
		*		(*)	*		*		*		*
∪	–	–	∪	∥	–		–	–	∥	∪	–
ya-	qū-	lū-	na	lā	tah-	lik	‘a-	san	fa-	ta-	ğam-
											ma-
											li

Tous ces hémistiches sont constitués de cinq mots et comportent donc cinq accents. Dans tous les cas, le dernier porte systématiquement sur la syllabe antépénultième, puisque la pénultième est brève ; et, trois fois sur quatre, l’accent précédent porte sur la neuvième syllabe du vers. De ce fait, le contour accentuel de la deuxième moitié de l’hémistiche est plus régulier que celui de sa première moitié, où la répartition des accents est beaucoup plus variée. Un examen approfondi du corpus permettrait de montrer que ce constat vaut pour l’immense majorité des modèles de vers en usage (PAOLI 2001).

Métrie historique

L’histoire littéraire a pour objet l’étude des formes, techniques et procédés poétiques en usage et de leur évolution, en mettant à l’épreuve des faits dûment inventoriés et analysés un certain nombre d’hypothèses concernant tant les modalités de la « composition » poétique (procédés techniques et linguistiques) que l’histoire littéraire (genèse et développement des formes, des formules, des images, des thèmes, écoles poétiques ou traditions locales).

Pour la seule période s’étendant du milieu du VI^e siècle à la fin du VII^e, un examen attentif du corpus, sur la base de l’analyse métrique dont j’ai résumé les résultats ci-dessus, permet de formuler un certain nombre d’hypothèses concernant l’évolution des usages dans le temps et dans l’espace, en montrant par là même l’existence d’importantes disparités régionales que le processus d’uniformisation du VII^e siècle ne fit qu’atténuer (PAOLI 2008b, p. 331-373).

Tout d'abord, la poésie attribuée à des poètes d'Arabie orientale atteste d'un particularisme assez marqué, caractérisé par une prédilection pour les modèles de vers du *ramal* (au sens ḥalīlien du terme) et du *ḥafīf*, ainsi que pour ceux du *ramal*-B, notamment le *hazağ*. Cette tendance est encore plus nette chez les poètes citadins d'al-Ḥīra. Comme l'avaient déjà remarqué Blachère (1952-1966, vol. 2, p. 347 et 363 notamment) et Grünebaum (1948-1952), ces poètes, Abū Du'ād al-Iyādī (première moitié du VI^e siècle) et 'Adī b. Zayd (m. ± 600), avaient une nette prédilection pour des modèles de vers comme le *ramal*, le *ḥafīf*, le *hazağ* ou le *kāmīl mağzū*, au détriment des modèles longs du *qaṣīd* (*ṭawīl*, *basīṭ*, *kāmīl*, *wāfir* et *mutaqārib*). Cette même prédilection pour les modèles appartenant à la catégorie du *ramal* est également observable chez des poètes appartenant à des tribus d'Arabie orientale (Bakr, Taglib, 'Abd al-Qays) aussi anciens que 'Amr b. Qamī'a, Muraqqiṣ al-Akbar et al-Find (première moitié du VI^e siècle), Muraqqiṣ al-Aṣḡar et al-Mutalammis (milieu du VI^e siècle), ou encore Ṭarafa (m. ± 560), puis, plus tard, al-A'ṣā al-Kabīr (m. ± 8/630). À cela s'ajoute l'usage d'un lexique, d'images et de thèmes communs qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention. On trouve par exemple chez 'Adī b. Zayd et chez un certain nombre d'autres poètes de la région ou ayant fréquenté la cour d'al-Ḥīra, comme l'a bien fait remarquer Bencheikh (1971, p. 1031), les fondements d'une poésie bachique et l'on retrouve dans leur œuvre des mots, des images et des figures qu'emploieront deux siècles plus tard Abū Nuwās et autres poètes bachiques d'époque abbasside, à tel point qu'on peut à bon droit les considérer comme les précurseurs du genre (PAOLI 2013).

Par contraste, les poètes appartenant aux tribus nomades d'Arabie centrale et occidentale sont des « spécialistes » du *qaṣīd*. Ils emploient relativement peu les modèles du *ramal*-A et quasiment pas ceux du *ramal*-B. Par contre, l'usage fréquent qu'ils font du *mutaqārib* semble justifier de son origine proprement arabe (contrairement à certaines hypothèses qui en font un mètre d'origine iranienne) et de sa catégorisation parmi les mètres du *qaṣīd*.

Par ailleurs, les vers attribués à des poètes très anciens de Taymā' et de Médine semblent témoigner de l'existence d'une tradition poétique particulière dans les cités du Ḥiğāz, et ce n'est pas un hasard si les poètes de cette région, à l'époque omeyyade, y fondèrent une école urbaine, spécialiste du *ğazal* (poésie amoureuse), avec pour figures de proue 'Umar b. Abī Rabī'a (m. 100/719), al-Aḥwaṣ (m. 111/729), Nuṣayb (m. 110/728) ou encore al-'Arğī (m. 120/738), qui, eux aussi, avaient une prédilection certaine pour les mètres du *ramal*, notamment le *ramal* ḥalīlien, le *ḥafīf* et le *hazağ*.

Plus tard, tandis que certains modèles de vers tombaient en désuétude, d'autres étaient ajoutés au répertoire, en particulier ceux issus des quatre mètres ḥalīliens qui ne sont pas attestés dans la poésie ancienne, le *mutadārak*, le *muğtatt*, le *muḍāri'* et le *muqtaḍab*. L'histoire de ces modèles, en particulier, et celle de la métrique arabe, en général, restent à faire. Nous allons voir à présent ce qu'elles peuvent gagner à s'inscrire dans une perspective comparative.

Métrique comparée, histoires croisées

C'est de la rencontre avec Mathias Énard, stagiaire à l'Institut français d'études arabes de Damas alors que j'y étais moi-même doctorant, et ayant comme moi une double formation en études arabes et en études iraniennes, que naquit le projet d'une histoire croisée des littératures arabe et persane ⁴⁰. Le séminaire que nous animâmes conjointement en 1996 à Damas avait permis de poser le problème des relations complexes entre littératures iranienne et arabe, tant avant l'islam qu'après la renaissance persane classique. L'examen de la versification, de formes telles que la *qaṣīda* et le *ġazal* et du traitement de certains thèmes caractéristiques nous avait conduits à conclure à la nécessité d'une histoire de la littérature arabo-persane pour remplacer des histoires indépendantes de chacune des deux traditions qui sont et resteront toujours inévitablement lacunaires, tant sont nombreuses les interférences et les influences réciproques. À vrai dire, l'idée n'était pas nouvelle : plusieurs ouvrages collectifs associant des spécialistes des littératures arabe et persane, mais aussi turque et ourdoue, avaient été publiés (PINCKNEY STETKEVYCH 1994 ; MEISAMI 2003). Mais ils se présentaient au mieux comme la juxtaposition d'études indépendantes sur différents aspects de l'une ou l'autre tradition.

Dès cette époque, un certain nombre d'indices m'avaient incité à faire l'hypothèse que certains mètres arabes pourraient être d'origine iranienne. Le cas le plus suggestif est celui du *muḍārī'* : il n'est pas employé par les poètes arabes avant la fin du VIII^e siècle, dans de très courts poèmes (trois à quatre vers) d'Abū Nuwās, Abū al-Muḥaffaf et Abū al-Ġahm. Plus tard, des poètes d'époque fatimide, al-Abayūrdī, al-Šarīf al-ʿUqaylī et al-Šarīf al-Murtaḍā, et andalous, Ibn ʿAbd Rabbih et al-Liṣṣ al-Iṣbīlī, en feront usage. Son emploi est donc, au mieux, contemporain de l'élaboration de la théorie classique de la métrique attribuée à al-Ḥalīl. D'ailleurs, les métriciens postérieurs reconnaissent eux-mêmes qu'ils ne l'ont pas entendu « chez les Arabes », et les exemples choisis pour illustrer les variantes de ce mètre sont tous des vers anonymes, probablement forgés de toutes pièces par l'un d'entre eux, voire par al-Ḥalīl lui-même.

L'article écrit en collaboration avec Amr Ahmed et publié dans le numéro du *Bulletin d'Études Orientales* consacré à la métrique (AHMED et PAOLI 2010) a permis de confronter ces informations au répertoire des mètres en usage chez les premiers poètes persans, dont Amr Ahmed a procédé à l'inventaire détaillé. Il se trouve que le « *muḍārī'* » est parmi les mètres les plus employés (les métriciens persans en inventorient pas moins de vingt-huit variantes !), bien que dans des variantes différentes de celles qui sont attestées dans ces courts fragments attribués à Abū Nuwās et à quelques-uns de ses contemporains. Ajoutez à cela qu'Abū Nuwās était d'origine iranienne et vous obtenez un faisceau d'indices convergents qui incite à pencher très fortement pour l'hypothèse d'une origine iranienne du *muḍārī'*.

40. Mathias Énard a depuis abandonné la recherche pour une carrière d'écrivain. Auteur de plusieurs romans (*La perfection du tir*, 2003 ; *Zone*, 2008 ; *Parlez-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, 2010, etc., publiés chez Actes Sud), il a notamment été lauréat du prix Goncourt en 2015, pour son roman *Boussole*.

D'une manière générale, les poètes persans n'emploient pas les quatre mètres majeurs de la poésie arabe, *ṭawīl*, *baṣīṭ*, *wāfir* et *kāmil* ; et les mètres qu'ils emploient le plus sont des variantes du *ḥafīf*, du *ramal* et du *hazaġ*, dont nous savons qu'ils étaient peu employés, avant l'islam et jusqu'à l'époque omeyyade, par les poètes nomades d'Arabie centrale et occidentale, mais au contraire assez fréquents chez les poètes d'Arabie orientale et d'al-Ḥīra, les plus susceptibles, au vu de leur situation géographique, d'avoir été en contact avec la culture iranienne.

Le cas du *hazaġ* est à cet égard instructif. Bien que sa formule abstraite comporte trois pieds de type *mafā'ilun* ([⊔ -] - -) par hémistiche, il n'est jamais employé par les poètes arabes que sous sa forme courte (*maġzū'*), avec deux pieds par hémistiche, comme dans ce vers, cité dans la majorité des traités classiques et attribué à Ṭarafa b. al-ʿAbd ⁴¹ :

ʿafā min ʿālī Laylā s-Sah-

[⊔ -] - - # [⊔ -] - -

-bu fa-l-ʿAmlāḥu fa-l-Ġamru

[⊔ -] - - # [⊔ -] - -

Ce mètre est très peu employé par les poètes anciens. Dans mon corpus pré-omeyyade, son occurrence se limite à dix-sept pièces ou fragments, soit cent-quatre-vingt-huit vers en tout et pour tout. Les poètes du VI^e siècle qui en font usage peuvent être, suivant leur origine géographique, répartis en trois classes : les poètes citadins d'al-Ḥīra, Abū Duʿād et ʿAdī b. Zayd ; ceux issus de tribus d'Arabie orientale, Muḥalhil, al-Find, Ṭarafa et al-Musayyab (tous morts avant 570), les deux derniers ayant fréquenté la cour d'al-Ḥīra ; et deux poètes d'Arabie occidentale, l'un citadin, originaire de Médine, Uḥayḥa b. al-Ġulāḥ (m. vers 540), l'autre nomade, Dū al-Iṣbaʿ (m. vers 600). La biographie de ces deux derniers poètes est pour le moins floue et incertaine. Ce que nous savons d'eux est plus qu'anecdotique, et il n'est même pas certain qu'ils aient vécu, comme on l'affirme généralement, durant la seconde moitié du VI^e siècle. De Dū al-Iṣbaʿ, on dit qu'il aurait vécu 300 ans ! Quant au poème de vingt-six vers de *hazaġ* qui lui est attribué, il était déjà jugé apocryphe, en tout ou en partie, par certains spécialistes médiévaux. ⁴²

Au VII^e siècle, le *hazaġ* est employé par des poètes citadins du Ḥiġāz, de La Mecque et de Médine, ʿAbd Allāh b. al-Zibaʿrī (m. vers 19/640) et al-Nuʿmān b. Baṣīr (m. 64/684) ; aussi bien que par des poètes bédouins de la péninsule morts musulmans, ʿAmr b. Maʿdīkarib (m. 20/641), Muzarrid (m. vers 19/640) et Labīd (m. vers 660), appartenant chacun à une zone géographique et à un groupe tribal différents : le premier, de la tribu des Maḍḥiġ, est originaire du Yémen septentrional ; le second est membre des Dubyān, tribu d'Arabie occidentale ; et le troisième appartient au groupe des ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa d'Arabie centrale. Si ce mètre est proportionnellement moins employé qu'au siècle précédent, son usage paraît toutefois plus répandu dans l'espace arabe.

41. *Dīwān Ṭarafa b. al-ʿAbd*, poème n°39, vers 1, p. 154 : « Al-Sahb, al-Amlāḥ et al-Ġamr ont été désertés par la famille de Laylā. »

42. Voir notamment Abū al-Faraġ al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aġānī*, vol. 3, p. 86-104.

L'ensemble de ces renseignements permet-il d'affirmer que le *hazağ* est à l'origine un mètre propre aux poètes de « l'école d'al-Ḥīra » et aux poètes de l'est de la péninsule Arabique et du Bas-Euphrate, probablement soumis à l'influence et à l'attraction des poètes d'al-Ḥīra ? Il est certain que son emploi est plus fréquent au VI^e siècle et que la majorité des poètes qui en font usage sont des poètes d'al-Ḥīra ou des groupes Bakr et Taglib. Il n'est au contraire pas attesté chez les poètes nomades d'Arabie centrale. Son apparition dans la poésie attribuée à des poètes d'Arabie centrale et du Ḥiğāz pourrait donc être consécutive au nivellement des différentes traditions anciennes qui aboutit, dans le courant du VI^e siècle, à une tradition poétique commune et unifiée. En effet, dès la seconde moitié du VI^e siècle, le *hazağ* semble connu et employé d'un bout à l'autre de la Péninsule. Mais les vers attribués à Uḥayḥa b. al-Ğulāḥ et Dū al-Iṣbaʿ, pour peu qu'ils soient authentiques, contredisent une telle reconstitution. Par ailleurs, les plus anciens poètes à avoir fait usage de ce mètre, al-Find et Muḥalhil, ne semblent pas, si l'on en croit les données historico-biographiques qui nous sont rapportées à leur sujet, avoir fréquenté la cour d'al-Ḥīra, même si leur participation à la guerre de Basūs les a forcément mis en contact, sur le champ de bataille au moins, avec les Laḥmides, sans parler d'inévitables contacts avec d'autres poètes de la région, en particulier ceux dont on sait avec certitude qu'ils ont séjourné à al-Ḥīra.

Le terme *hazağ* est mentionné dans ce passage de la *Sīra* dans lequel al-Walīd b. al-Muğīra parle du Prophète Muḥammad en ces termes (Ibn Hišām, *al-Sīra al-nabawiyya*, vol. 1, p. 289) :

« Il n'est pas poète, car nous connaissons tout de la poésie, son *rağaz*, son *hazağ*, son *qarīd*, son *maqḇūḍ* et son *mabsūṭ*.⁴³ »

Le substantif *hazağ* qui, dans la théorie des cercles, sert à désigner un mètre particulier, apparaît ici dans un contexte qui laisse supposer qu'il aurait revêtu, à l'époque pré-ḥalilienne, une acception différente, probablement de type générique ou catégoriel. Il est en effet inséré, comme membre d'une énumération, entre les termes *rağaz* et *qarīd*, qui désignent eux-mêmes des groupes de modèles de vers⁴⁴. D'après les dictionnaires arabes classiques, la racine [hzğ] recouvre les trois notions suivantes : la « légèreté » (*hiffa*) ou la « vitesse » (*surʿa*), s'appliquant notamment à la marche ; un « bruit prolongé ascendant et descendant » : le bourdonnement des mouches, le grondement du tonnerre, le hurlement du vent, la résonance d'un arc détendu ; d'où, enfin, le sens de « son » et de « chant » : les verbes *haziğa*, *hazzağa* et *tahazzağa* signifient tous les trois « chanter » (*tağannā*). Le *hazağ* « fait partie des chants » (*al-ağānī*) et serait de l'ordre de la psalmodie (*tarannum*). Selon Abū Ishāq Ibrāhīm al-Mawṣilī, l'un des plus célèbres musiciens de la période classique, dont les propos sont rapportés par l'auteur du *Lisān al-ʿarab*, le *tahazzuğ* consiste en « fioritures »

43. Pour une analyse détaillée du métalangage ancien évoqué dans ce passage et d'autres, voir notamment PAOLI (2008b, ch. 4, p. 283-329).

44. Il semblerait que les termes *qaṣīd* et *qarīd*, systématiquement opposés au *rağaz* et qui n'apparaissent jamais simultanément, aient désigné une seule et même réalité.

45. Al-Find al-Zimmānī, fragment i, dans 'A. al-Furayḡāt, *al-šu'arā' al-ḡāhiliyyūn al-awā'il*, p. 365-367 ; *Šarḥ diwān Labīd b. Rabī'a al-Āmiri*, poème n° 80, p. 352 ; *Dīwān Muḥallil b. Rabī'a*, poème n° 28, p. 67-68.

noir constitue un handicap qu'il n'est pas certain que nous pourrions un jour surmonter. Mais les pistes explorées et les indices recueillis devraient nous inciter à persévérer dans cette voie pour examiner de plus près les rapports entre littérature arabe et littérature persane et mettre en commun les compétences et les énergies pour en écrire une histoire croisée qui mette en relief leurs influences réciproques.

Bien entendu, l'intérêt accordé à cette comparaison ne doit pas nous faire perdre de vue que d'autres traditions de la région, ougaritique, syriaque, sudarabique ou autres, ont sans aucun doute été, à un moment ou à un autre, en contact avec la tradition poétique arabe. Pour ne prendre ici qu'un exemple, la découverte faite en 1973 sur le site ḥimyarite de Qāniya, au Yémen, d'une inscription, datée de la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, longue de vingt-sept lignes comptant chacune de treize à dix-sept lettres et s'achevant toutes par les deux mêmes lettres (*ḥk*), est du plus haut intérêt. Il s'agit, à n'en pas douter, d'un poème rimé, probablement dédié à la déesse du Soleil (*Šams*), mais la lecture en reste très incertaine, la langue dans laquelle elle a été composée n'étant ni de l'arabe, ni du sudarabique épigraphique. Claude Robin (1991, p. 125) est tenté d'y voir l'ancêtre de la *qaṣīda*. Il se pose la question de savoir « comment établir si l'hymne de Qāniya suit un mètre et, si oui, lequel, puisque les voyelles ne sont pas notées » et formule l'hypothèse selon laquelle elle pourrait répondre, comme plus tard la poésie arabe ancienne, à un modèle de vers quantitatif. Cette hypothèse est extrêmement tentante : en effet, le fait que le nombre de lettres par vers varie de treize à dix-sept n'est pas sans rappeler les mètres de la poésie arabe ancienne, où celui-ci varie de plus ou moins deux ou trois lettres par hémistiche dans les modèles du *qaṣīd* (de vingt à vingt-trois pour le *ṭawīl*, de seize à dix-neuf pour le *basīṭ*, etc.) et du *ramal* (de seize à dix-neuf pour le *ramal ḥalīlīen* et le *ḥafīf*, de douze à quatorze pour le *hazaġ*, etc.), et de plus ou moins cinq ou six dans les vers simples du *raġaz* (de quinze à vingt ou vingt-et-un pour Rj-1 et Rj-2). Mais elle ne pourra être vérifiée qu'une fois déchiffrés et compris ces vers qui, à ce jour, continuent de résister à l'interprétation.

Traitement automatique : le programme Xaliyl

D.E. Kouloughli avait, outre ses compétences linguistiques, une connaissance approfondie de l'outil informatique et de la programmation, de sorte qu'il fut l'un des pionniers de l'enseignement de l'arabe assisté par ordinateur. C'est lui aussi qui, plus tard, permit l'élaboration de la base de données Kazimiro, outil indispensable au développement de la théorie des matrices et des étymons. Il est également l'auteur d'une initiation à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe dont la lecture devrait être vivement recommandée à tous ceux qui se lancent dans une recherche en linguistique arabe. Enfin, il avait développé un programme de reconnaissance des mètres de la poésie arabe, naturellement baptisé Xaliyl, et ainsi orthographié conformément au système de transcription bi-univoque de l'écriture arabe qu'il avait lui-même imaginé.

Ce programme, dont il a donné deux présentations (BOHAS et KOULOUGHLI 2001 ; KOULOUGHLI 2010) est capable de réaliser automatiquement le découpage syllabique et l'analyse métrique de n'importe quel texte poétique arabe quelle que soit sa longueur en ne demandant en entrée que le texte arabe, systématiquement et rigoureusement vocalisé. Malheureusement, conçu sous DOS, il n'était pas utilisable sous Windows. D.E. Kouloughli n'ignorait pas ce problème (KOULOUGHLI 2010, p. 28) :

« Un autre problème, plus “pratique”, doit par ailleurs être résolu. Pour le moment, comme vous avez pu le constater, *Xaliyl* ne peut être exécuté qu'à l'intérieur de l'interpréteur de commandes de son logiciel d'origine le SGBD dBASE. C'est évidemment très contraignant car il faut posséder ce logiciel et apprendre à s'en servir (ce qui est long et coûteux si c'est seulement pour faire de l'analyse de corpus poétiques en arabe !). Il est donc envisagé d'en réaliser une compilation. La compilation consiste à faire traduire *Xaliyl* en langage machine (par un “compilateur”), ce qui le rendra directement exécutable sous Windows par un simple click de souris. Nous espérons pouvoir bientôt faire état de la réalisation de cette étape du développement du logiciel »

C'est seulement quelques mois avant de nous quitter qu'il avait enfin pu arriver à ses fins, trop tard, malheureusement, pour nous transmettre l'ensemble des fichiers permettant de faire fonctionner correctement le logiciel. Alors que j'en avais depuis un moment abandonné le projet, une de ses anciennes doctorantes, Rabia Ahmidach, est entrée en contact avec moi pour reprendre une thèse mise en veilleuse depuis plusieurs années, intitulée *Métrique et style formulaire dans la poésie d'al-Šarīf al-Raḍī (970-1016)*.

R. Ahmidach, que j'ai rencontrée en janvier 2017, a entièrement transcrit le *dīwān* du poète, qui réunit 514 poèmes représentant un total de plus de neuf mille vers, lesquels ont ensuite été soumis à une analyse syllabique automatique par les soins de D.E. Kouloughli lui-même. Il reste à confronter le résultat de cette analyse avec la liste des modèles de vers reproduite ci-dessus. À première vue, les vers composés par al-Raḍī y sont en tous points conformes, ce qui tendrait à confirmer une fois de plus, à la suite de l'analyse de la poésie d'al-Mutanabbī par J. Boutaybi (1997) et de celle de Ġamīl par M. Mouhieddine (2011), que la structure interne des modèles de vers dégagée de l'analyse de l'œuvre des poètes anciens vaut aussi pour la poésie ultérieure.

L'analyse de l'usage que fait al-Šarīf al-Raḍī du style formulaire promet également d'être des plus instructives. Elle permettra probablement de constater que le poète, à une époque où l'usage de l'écriture est largement répandu parmi les élites citadines, dont il est un membre éminent, continue de faire usage de techniques formulaires ; mais que, dans le même temps, le répertoire des formules en usage a considérablement évolué, comme la poésie arabe dans son ensemble, en même temps qu'évoluait le répertoire des thèmes, des images, des clichés, etc.

Enfin, la transcription réalisée par R. Ahmidach a permis de générer le texte arabe pleinement vocalisé du *dīwān*, lequel pourra servir de base à une nouvelle édition plus fiable que celles qui existent actuellement, l'une irakienne, datant de 1976, les trois autres libanaises (1961, 1995 et 1999).

En ce début d'année 2017, D.E. Kouloughli s'est donc rappelé à nous avec force, nous envoyant une messagère chargée de nous transmettre un projet propre à nous inciter à enfin trouver les solutions adéquates pour faire revivre le programme *Xaliyl*. À charge pour nous de ne pas le décevoir.

Conclusion

Tout appelle, nous l'avons vu, à un dépassement radical de la théorie d'al-Ḥalīl, dont l'omniprésence, ou l'omnipotence, a longtemps limité la réflexion sur le système de la métrique arabe et son histoire à une interprétation de ses principes dans des cadres théoriques variés, de sorte qu'elle ne fut jamais soumise à une critique sérieuse et approfondie.

Si j'ai ici mis l'accent sur les « représentations » occidentales de la métrique arabe, il va sans dire que cet attachement à la théorie des cercles vaut aussi, et même plus encore, chez les auteurs arabes classiques, modernes et contemporains : le *ʿilm al-ʿarūd*, tel qu'élaboré par al-Ḥalīl, fait partie de ce patrimoine (*turāt*) trop souvent considéré comme indépassable, comme cela est aussi le cas pour la grammaire, qui continue d'être enseignée conformément aux principes établis par les auteurs classiques depuis Sibawayhi. À tel point que les réflexions les plus intéressantes se trouvent finalement chez des auteurs médiévaux, al-Aḥfaṣ al-Awsaṭ, par exemple, que nous avons déjà mentionné, ou encore al-Ġawharī (m. 391/1001-1002 ou 397/1007-1008) qui, dans son *ʿArūd al-waraqā*, fut le premier, et à ce jour le seul, à ma connaissance, à considérer le *sarīʿ* comme une forme courte du *basīṭ* (PAOLI 2008b, p. 35-36 et 109-115).

En dépit de son indéniable attrait formel, cette théorie, comme je l'ai amplement montré, ne rend pas compte adéquatement de la réalité qu'elle est censée décrire, autrement dit la pratique des poètes arabes, que seule une analyse de corpus peut nous permettre de reconstituer fidèlement. Cette analyse, appliquée à la poésie des V^e, VI^e et VII^e siècles de l'ère chrétienne, a permis d'établir un répertoire des modèles de vers employés et d'en dégager un certain nombre de principes régissant leur organisation interne. Il semblerait, jusqu'à preuve du contraire, que les poètes des siècles suivants n'aient pas dérogé à ces principes.

Ce tour d'horizon panoramique nous a permis de délimiter les quatre niveaux de l'analyse métrique, externe, interne, historique et comparée, et d'en définir les modalités. C'est sur la description complète et détaillée des pratiques métriques, externe et interne, synchronique et diachronique, que doivent se baser d'éventuelles interprétations et modélisations théoriques ; et c'est sur la base de cette description que doivent être entreprises des recherches comparées avec les autres versifications pratiquées dans la région.

Bibliographie

Sources

- Aḥfaš al-Awsaṭ (al-), *Kitāb al-ʿarūḍ*, éd. A.M. ʿABD AL-DĀYIM ʿABD ALLĀH, Le Caire, Maktabat al-Zahrāʾ, 1989.
- Dīwān al-ʿAbbās b. Mirdās al-Sulamī, éd. Y. AL-ĞABBŪRĪ, Bagdad, Dār al-ğumhūriyya, 1968.
- Dīwān ʿAdī b. Zayd al-ʿIbādī, éd. M.Ğ. AL-MUʿĪBA, Bagdad, Ministère de la culture, 1965.
- Dīwān al-Aʿšā al-Kabīr, éd. M. ḤUSAYN, s.l., Dār al-ādāb bi-l-ğamāmīza, s.d.
- Dīwān Bišr b. Abī Ḥāzim, éd. ʿI. ḤASAN, Damas, Ministère de la Culture, 1960.
- Dīwān Ḥumayd b. Ṭawr al-Hilālī, éd. ʿA. MAYMĀNĪ, Le Caire, Dār al-kutub al-miṣriyya, 1951.
- Dīwān Ibn Muqbil, éd. ʿI. HASAN, Damas, Wizarat al-ṭaqāfa, 1962.
- Dīwān Imriʾ al-Qays, éd. M.A. IBRĀHĪM, Le Caire, Dār al-maʿārif, 1984.
- Dīwān Kaʿb b. Zuhayr, éd. T. KOWALSKI, Cracovie, Presses de l'Université Jaguellonne, 1950.
- Dīwān Muhallil b. Rabīʿa, éd. Ṭ. ḤARB, Beyrouth, Dār al-ʿālamīyya, 1993.
- Dīwān Salāma b. Ğandal, éd. F. QABĀWA, Damas, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1968.
- Dīwān al-Šammāḥ b. Ǧirār al-Dubyanī, éd. Š. AL-HĀDĪ, Le Caire, Dār al-maʿārif, 1968.
- Dīwān al-Šarīf al-Raḍī, s. éd., Beyrouth, Dār ṣādir, 1961.
- Dīwān al-Šarīf al-Raḍī, éd. M. AL-ḤALĀWĪ, Beyrouth, Dār al-Arqam b. Abī al-Arqam, 1999.
- Dīwān al-Šarīf al-Raḍī, éd. Š. FARḤĀT, Beyrouth, Dār al-ğīl, 1995.
- Dīwān al-Šarīf al-Raḍī, éd. ʿA.M. AL-ḤULW, Bagdad, Publications du Ministère Irakien de l'Information, 1976.
- Dīwān Tarafa b. al-ʿAbd bi-Šarḥ al-Aʿlam al-Šantamarī, éd. D. AL-ḤAṬĪB & L. ŠAQQAL, Damas, Dār al-Kitāb, 1975.
- Dīwān al-Ṭufayl al-Ğanawī, éd. M.ʿA. AḤMAD, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ğadīd, 1968.
- Furayğāt (al-), ʿĀdil, *Al-šuʿarāʾ al-ğāhiliyyūn al-awāʾil*, Beyrouth, Dār al-Mašriq, 1994.
- Ğabbūrī (al-), Yaḥyā, *Qaṣāʾid ġāhiliyya nādīra*, Beyrouth, Muʾassasat al-risāla, 1982.
- Ğawharī (al-), Abū Naṣr Ismāʿīl, *ʿArūḍ al-waraqā*, éd. M. al-ʿAlamī, Rabat, Dār al-Ṭaqāfa, 1984.
- Grünebaum, Gustav von, « Abū Duʿād al-Iyādī : Collection of Fragments », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 51 (1948-1952), p. 93-105 ; 249-82 ; trad. arabe in G. VON GRÜNEBAUM, *Dirāsāt fī al-adab al-ʿarabī*, éd. M.Y. NAĞM, Beyrouth, Dār maktabat al-hayāt, 1959, p. 243-353.
- Ibn Hišām, *al-Sīra al-nabawiyya*, éd. M. SAQQĀ, I. Abyārī et ʿA.H. Ḥalabī, Le Caire, Maṭbaʿat al-bābī, 1936.
- Ibn Manẓūr, Ğamāl al-Dīn, *Lisān al-ʿarab*, Le Caire, Dār al-maʿārif, 1979-1986, 9 vol.
- Iṣfahānī (al-), Abū al-Farağ, *Kitāb al-ağānī*, éd. S. ĞĀBIR et ʿA.A. MUHANNĀ, Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1992.
- Mawsūʿa al-šīʿiyya (al-), CD-Rom, Abou Dhabi, Al-mağmaʿ al-ṭaqāfī, 2003.
- Mufaḍḍal al-Ḍabbī (al-), *al-Mufaḍḍaliyyāt*, éd. A.M. ŠĀKIR et ʿA.M. HĀRŪN, Le Caire, Dār al-maʿārif, 1976.
- Šarḥ dīwān Ḥassān b. Ṭābit, éd. ʿA. AL-BARQŪQĪ, Le Caire, Al-maṭbaʿa al-raḥmāniyya, 1929.
- Šarḥ dīwān Labīd b. Rabīʿa al-ʿĀmirī, éd. I. ʿABBĀS, Koweït, Wizārat al-iršād wa-l-anbāʾ, 1962.

- Šarḥ dīwān Ṭarafa b. al-ʿAbd, éd. S. AL-ḌINĀWĪ, Beyrouth, Dār al-kitāb al-ʿarabī, 1994.
- Šarḥ dīwān Zuhayr b. Abī Sulmā, ṣanʿat Abī al-ʿAbbās Ṭaʿlab, éd. F. QABĀWA, Beyrouth, Dār al-Āfāq al-ğadida, 1982.
- Šiʿr ʿAmr b. Maʿdīkarib al-Zubaydī, éd. M. AL-ṬARĀBĪŠĪ, Damas, Mağmaʿ al-luğa al-ʿarabiyya, 1985.
- The Dīwāns of ʿAbīd Ibn al-Abras, of Asad, and ʿĀmir Ibn aṭ-Ṭufayl, of ʿĀmir Ibn Ṣaʿsaʿah*, éd. Et trad. anglaise C. LYALL, Londres, Luzac, 1913.
- The Poems of ʿAmr son of Qamīʿah*, éd. C. LYALL, Cambridge, Cambridge University Press, 1919.

Études

- AHMED Amr et PAOLI Bruno 2010, « Métrique des premiers vers persans », *Bulletin d'Études Orientales* 59, p. 127-140.
- ANGOUJARD Jean-Pierre 1979, *Contribution à l'Etude Phonologique et Morphologique de l'Arabe Tunisien*. Thèse de doctorat de 3^e cycle, Saint-Denis, Université Paris VIII.
- ANGOUJARD Jean-Pierre 1990, *Metrical Structure of Arabic*, Dordrecht, Foris.
- AUDEBERT Claude 1975-1977, « Réflexion sur la composition des poèmes de ʿUmar Ibn Abī Rabīʿa », *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique* 5-6, p. 17-29 ; 9, p. 5-18.
- AUDEBERT Claude 1990, « Poétique et informatique. Le cas de la description », *L'Arabisant* 28-29, p. 47-62.
- AUDEBERT Claude 2003, « Pour une étude poétique de surface », *Annales islamologiques* 37, p. 1-22.
- BAUER Thomas 1993a, « Formel und Zitat : zwei Spielarten von Intertextualität in der altarabischen Dichtung », *Journal of Arabic Literature* 24/2, p. 117-138.
- BAUER Thomas 1993b, « Wie fängt man eine Qaṣīde an ? Formelhafte und nichtformelhafte Nasīb-Einleitungsverse », *Zeitschrift für arabische Linguistik* 25, p. 50-75.
- BENCHEIKH Jamal-Eddine 1966, « ḥamriyya », *Encyclopédie de l'Islam* (2^e éd.), Leyde, Brill, vol. 3, p. 1031-1041.
- BENCHEIKH Jamal-Eddine 1989, *Poétique arabe*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Émile 1966 [1951], « La notion de rythme dans son expression linguistique », in É. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, vol. 1, p. 327-335.
- BLACHÈRE Régis 1952-1966, *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du xv^e siècle de J.-C.*, Paris, Adrien Maisonneuve, 3 vol.
- BLACHÈRE Régis 1959, « Seconde contribution à l'histoire de la métrique arabe : notes sur la terminologie primitive », *Arabica* 6/2, p. 132-151.
- BOHAS Georges 1975, *Métrique arabe classique et moderne*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Saint-Denis, Université Paris-8.
- BOHAS Georges et PAOLI Bruno 1993, « Rythme et mètre en poésie arabe », in L. TASMOWSKI et A. ZRIBI-HERTZ, *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, Gand, Communication et Cognition, p. 39-49.
- BOHAS Georges et KOULOUGHLI Djamel Eddine 2001, « Towards a Systematic Corpus Analysis of Arabic Poetry », *Belgian Journal of Linguistics* 15, p. 103-112.
- BOULAKIA Georges 1995, « Prosodie linguistique », in O. DUCROT et J.-M. SCHAEFFER (éd.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, p. 340-357.
- BOUTAYBI Jaouad 1997, *Métrique arabe classique. Vers une approche analytique : la poésie d'al-Mutanabbī et la théorie d'al-Xalīl*, mémoire de maîtrise, Université Paris-8.

- BROME Michael 1970, *Arabic Phonology: Implications for Phonological Theory and Historical Semitic*, thèse de doctorat (Ph.D.), Cambridge, MIT.
- BRUNET Pierre 1997, *La naissance de la littérature dans la Grèce ancienne*, Paris, Le livre de poche.
- BRUNSCHWIG René 1937, « La versification arabe classique », *Revue africaine* 81, p. 325-344.
- CANTINEAU Jean 1937, *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- CHOMSKY Noam et HALLE Morris 1973 [1966], *Principes de phonologie générative*, trad. française P. ENCREVÉ, Paris, Seuil.
- DEO Ashwini et KIPARSKY Paul 2011, « Poetries in Contact : Arabic, Persian, and Urdu », in M. LOTMAN (éd.), *Frontiers of Comparative Metrics*. Berne et New York, Peter Lang, 2011. [En ligne] <http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/tartu.pdf>.
- EMMANUEL Maurice 1984 (rééd.), *La danse grecque antique ; traité de la musique grecque antique ; le rythme d'Euripide à Debussy*, Genève/Paris, Slatkine.
- EWALD Georges 1825, *De carminum metricum arabicorum*, Brunswick, Ludovici Lucius.
- FROLOV David 1995, « Notes on the history of 'Arūd in al-Andalus », *Anaquel de estudios arabes* 6, p. 87-110.
- FROLOV David 2000, *Classical Arabic Verse. History and Theory of 'Arūd*, Leyde, Brill.
- GOLSTON Chris et RIAD Tomas 1994, « The Phonology of Classical Arabic Meter », *Linguistics* 35, p. 111-132.
- GUYARD Stanislas 1877, *Théorie nouvelle de la métrique arabe*, extrait du *Journal Asiatique*, Paris, Imprimerie nationale.
- HALLE Morris et KEYSER Samuel J. 1966, « Chaucer and the Study of Prosody », *College English* 26, p. 187-219.
- HALLE Morris et KEYSER Samuel J. 1975, « Sur les bases théoriques de la poésie métrique : le shift sur l'Arabe classique et autres exemples », *Change de forme*, Paris, UGE, p. 94-135.
- HALLE Morris, et VERGNAUD Jean-René 1987a, « Stress and the Cycle », *Linguistic Inquiry* 18, p. 45-84.
- HALLE Morris et VERGNAUD Jean-René 1987b, *An Essay on Stress*, Cambridge, MIT Press.
- HALLE Morris et KENSTOWICZ Michael 1991, « Cyclic versus non-cyclic stress and the free element condition », *Linguistic Inquiry* 22/3, p. 457-501.
- HAYES Bruce 1981, *A Metrical Theory of Stress Rules*, thèse de doctorat (Ph. D.), Cambridge, MIT.
- HOELSCHER Gustav 1920, « Arabische Metrik », *Zeitschrift der deutschen Morgenlandischen Gesellschaft* 74, p. 359-416.
- JAKOBSON Roman 1960, « Closing Statements: Linguistics and Poetics », in T.A. SEBEEK (éd.), *Style in Language*, Cambridge, MIT, p. 350-377.
- KIPARSKY Paul 1975, « Stress, syntax and meter », *Languages* 51, p. 576-616.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 1976, « Contribution à l'étude de l'accent en arabe littéraire », *Annales de l'Université d'Abidjan*, série H, vol. 9, p. 115-130.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 1978, *Contribution à la phonologie générative de l'arabe : le système verbal du parler arabe du Sra (Nord-Constantinois)*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, Université Paris-7.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 1986, *Aux quatre coins de la linguistique arabe*, mémoire de synthèse présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Paris, Université Paris-7.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2001b, « Sur le statut linguistique du *tanwīn*, contribution à l'étude du système déterminatif de l'arabe », *Arabica* 48, p. 20-50.

- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2004, « Introduction pratique à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe (1^{re} partie) », *Langues et littératures du monde arabe* 5, p. 231-287. [En ligne] http://w3.ens-lsh.fr/llma/sommaires/LLMA5_12_%20D-E_Kouloughli.pdf.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2007a, « Introduction pratique à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe (2^e partie) », *Langues et littératures du monde arabe* 6, p. 97-114. [En ligne] http://w3.ens-lsh.fr/llma/sommaires/LLMA6_art_Kouloughli.pdf.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2007b, « Sur la valeur du *tanwīn* : nouvelle contribution à l'étude du système déterminatif en arabe », *Arabica* 54, p. 94-131.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2008, « Introduction pratique à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe (3^e partie) », *Langues et littératures du monde arabe* 7, p. 75-93. [En ligne] http://w3.ens-lsh.fr/llma/sommaires/LLMA_7_05_Kouloughli.pdf.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2009, « Introduction pratique à la constitution et à l'exploitation de corpus électroniques en langue arabe (4^e partie) », *Langues et littératures du monde arabe* 8, p. 117-133. [En ligne] http://w3.ens-lsh.fr/llma/sommaires/LLMA_8_11_Kouloughli_Corpus.pdf.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 2010, « Traitement automatique de la métrique arabe : état des lieux et perspectives », *Bulletin d'Études Orientales* 59, p. 17-32.
- LAKS Bernard 1988, « Des arbres et des grilles », *Recherches linguistiques* 17, p. 135-195.
- LAKS Bernard 1993a, « Constituance et métrique », in B. LAKS et A. RIALLAND (éd.), *Architecture et géométrie des représentations phonologiques*. Paris, Éditions du CNRS, p. 25-59.
- LAKS Bernard 1993b, « La constituance revisitée », in B. LAKS et M. PLÉNAT (éd.), *De Naturae Sonorum : modèles et représentations en phonologie non-linéaire*, Paris, Presses Universitaires de Paris Vincennes, p. 173-221.
- LAKS Bernard 2008, « Pour une phonologie de corpus », *Journal of French Language Studies* 18/1, p. 3-32.
- LIBERMAN Mark et PRINCE Alan 1977, « On Stress and Linguistic Rhythm », *Linguistic Inquiry* 8/2, p. 249-336.
- LIBERMAN Mark 1975, *The Intonational System of English*, thèse de doctorat (Ph. D.), Cambridge, MIT.
- MACCARTHY John J. et PRINCE Alan 1993, « Prosodic Morphology I: Constraint Interaction and Satisfaction », *Linguistics Department Faculty Publication Series* 14, Amherst, University of Massachusetts.
- MAGNUSSON Karl et RYDER Frank G. 1970, « The Study of English Prosody: An Alternative Proposal », *College English* 31/8, p. 789-820.
- MAGNUSSON Karl et RYDER, Frank G. 1971, « Second Thoughts on English Prosody », *College English* 33/2, p. 198-216.
- MALING Joan 1977, « The theory of classical arabic metrics », *Al-Abhath* 26, p. 29-106.
- MCCARTHY John J. et PRINCE Alan 1990, « Foot and Word in Prosodic Morphology: The Arabic Broken Plural », *Natural Language and Linguistic Theory* 8/2, p. 209-283.
- MEISAMI Julie Scott (éd.) 2003, *Structure and Meaning in Medieval Arabic and Persian Poetry*. Orient Pearls, London, Routledge Curzon.
- MONROE James 1972, « Oral Composition in Preislamic Arabic Poetry », *Journal of Arabic Literature* 3, p. 1-53.
- MOUHIEDDINE Maria 2011, *Aspects formels du dīwān de Jamīl Buṭayna*, thèse de doctorat, Lyon, École Normale Supérieure.
- NAGLER Michael 1974, *Spontaneity and Tradition: A Study in the Oral Art of Homer*, Berkeley, University of California Press.

- NASTA Mihai 1994, « Principes d'analyse d'une versification orale : les factures spécifiques de l'hexamètre grec », *Les études classiques* 62, p. 101-129.
- O'NEILL Jr. Eugene 1942, « The Localization of Metrical Word-Types in the Greek Hexameter », *Yale Studies in Classical Philology* 8, p. 103-157.
- PAOLI Bruno 1993, « Constituance ou domaine en phonologie métrique : le cas de l'hébreu biblique et des parlers arabes de Damas, du Ḥiğāz et de Jordanie (Beni Ḥasan) », *Linguistica Communicatio* 5/1-2, p. 177-209.
- PAOLI Bruno 2001, « Meters and Formulas: The Case of Ancient Arabic Poetry », *Belgian Journal of Linguistics* 15, p. 113-136.
- PAOLI Bruno 2006, « Yā 'aynī ! Mètres et formules dans les élégies funèbres d'al-Ḥansā' », archivé sur HAL-SHS, halshs-00366781.
- PAOLI Bruno 2007, « Phonology (Metrical) », in Kees VERSTEEGH et alii. (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leyde, Brill, vol. 3, p. 615-623.
- PAOLI Bruno 2008a, « Generative Linguistics and Arabic Metrics », in Jean-Louis AROUI et Andy ARLÉO, *Typology of poetical forms*, Amsterdam, Elsevier, p. 191-206.
- PAOLI Bruno 2008b, *De la théorie à l'usage : essai de reconstitution du système de la métrique arabe ancienne*, Damas, Presses de l'Ifpo.
- PAOLI Bruno 2010, « Nouvelle contribution à l'histoire de la métrique arabe », *Bulletin d'Études Orientales* 59, p. 77-100.
- PAOLI Bruno 2011, « Fann al-sīga al-ṣafāhiyya fī al-ṣi'r al-'arabī al-qadīm [L'art de la formule dans la poésie arabe ancienne] », *Bulletin d'Études Orientales* 61, p. 7-19 (partie arabe).
- PAOLI Bruno 2013, *Deux études sur l'histoire et le style du genre bachique dans la poésie arabe*, mémoire complémentaire présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Lyon, École Normale Supérieure.
- PARRY Milman 1928, *L'épithète traditionnelle dans Homère. Essai sur un problème de style homérique*, Paris, Les Belles Lettres.
- PELLAT Charles 1970, *Langue et littérature arabes*, Paris, Armand Colin.
- PINCKNEY STETKEVYCH Susan 1994, *Reorientations/Arabic and Persian Poetry*, Bloomington, Indiana University Press.
- PRINCE Alan et SMOLENSKY Paul 1993, « Optimality Theory: Constraint Interaction in Generative Grammar », *Rutgers University Center for Cognitive Science Technical Report 2*.
[En ligne] <http://roa.rutgers.edu/files/537-0802/537-0802-PRINCE-0-0.PDF>.
- PRINCE Alan 1983, « Relating to the Grid », *Linguistic Inquiry* 14, p. 19-100.
- PRINCE Alan 1985, « Improving Tree Theory », in M. NIEKOPUJ, M. VAN CLAY, V. NIKIFORIDOU et D. JEDER (éd.), *Proceedings of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley, Berkeley Linguistics Society, p. 471-490.
- PRINCE Alan 1989, « Metrical Forms », in P. KIPARSKY et G. YOUMANS (éd.), *Rhythm and Meter*, San Diego, Academic Press, p. 45-80.
- ROBIN Claude 1991, « Les plus anciens monuments de la langue arabe », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 61, p. 113-125.
- RUWET Nicolas 1981, « Musique et vision chez Paul Verlaine », *Langue française* 49, p. 92-112.
- SARAN Rudolf 1898, « Ueber Hartmann von Aue », *Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 24, p. 43-56.

- SAUVANET Pierre 1992, « Le rythme : encore une définition », in J.-J. WUNENBERGER (éd.), *Les rythmes : lectures et théories*, Paris, L'Harmattan, p. 233-240.
- SCHUH Russell G. 1996, « Metrics of Arabic and Hausa Poetry », papier présenté à la 27^e conférence de linguistique africaine, Gainesville, Université de Floride.
[En ligne] <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/summary?doi=10.1.1.568.6954>.
- SMITH Gregory E. 1983, *Homer, Gregory, and Bill Evans? The theory of formulaic composition in the context of jazz piano improvisation*, thèse de doctorat (Ph.Diss.), Harvard University.
- STOETZER Willem 1989, *Theory and Practice in Arabic Metrics According to the Mufaḍḍaliyyāt*, Leyde, Het Oosters Instituut.
- TYNIA NOV Iouri 1977, *Le vers lui-même : les problèmes du vers*, Paris, Union générale d'éditions.
- VADET Jean-Claude 1955, « Contribution à l'histoire de la métrique arabe », *Arabica* 2, p. 315-317.
- WARE Kenneth L. 1977, *The Parry-Lord Oral Formulaic Theory Applied to the Afro-American Jazz Tradition*, Bloomington, Indiana University.
- WEIL Gotthold 1960, « 'Arūḍ », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., Leyde, Brill, vol. 1, p. 688-698.
- WRIGHT William 1981 [1859], *A Grammar of the Arabic Language*, Beyrouth, Librairie du Liban.
- ZUMTHOR Paul 1983, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil.
- ZWETTLER Michael 1978, *The Oral Tradition of Classical Arabic Poetry*, Colombus, Ohio State University Press.